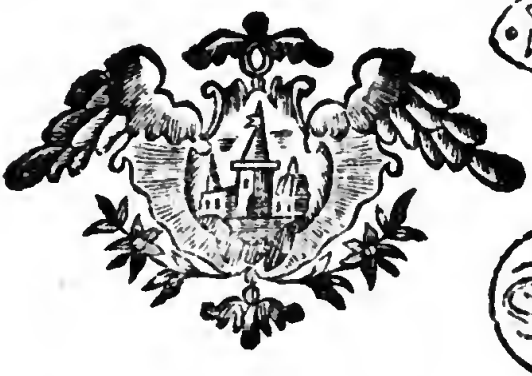
SUITES
DES
CONTES
MORAUX,
L'APOLOGIE DU THÉATRE;

Par Mr. MARMONTEL.

TOME TROISIÉME.

BIBLIOTECA N.le
ROMA
VITTORIO EMANUELE



A AVIGNON,

Chez LOUIS CHAMBEAU, Imprimeur-Libraire, près les RR. PP. Jésuites.

M. DCC. LXV.

APOLOGIE
DU THÉATRE,
OU

BIBLIOTECA N.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

L'ANALYSE de la Lettre de M. ROUSSEAU, Ciroyen de Genève, à M. D'ALEMBERT, au ſujet des Spectacles.

CELUI qui a regardé les Belles-Lettres comme une cauſe de la corruption des mœurs ; celui qui, pour notre bien, eût voulu nous mener paître, n'a pas du approuver qu'on envoyât ſes Concitoyens à une de politeſſe & de goût : mais ſans nous prévenir contre ſes principes, diſcutons-les de bonne foi.

M. d'Alembert a propoſé aux Genevois d'avoir un Théâtre de Comédie. „ Voilà, dit M. „ Rouſſeau, le conſeil le plus dangéreux qu'on „ pût nous donner.

„ Vous ſerez (dit il à M. d'Alembert) le „ premier Philoſophe qui ait jamais excité un „ peuple libre, une petite ville, & un Etat „ pauvre à ſe charger d'un ſpectacle public.

Il fait voir que Geneve eſt hors d'état de ſoutenir un ſpectacle ſans un préjudice réel : 1°. Par le petit nombre de ſes habitans ; 2°. Par la modicité de leur fortune ; 3°. Par la nature de leurs richeſſes, qui n'étant pas le produit des biens fonds, mais de l'indaſtrie & du commerce, exigent d'eux une application continuelle ; 5°. Par le goût exceſſif des Genevois par la campagne, où ils paſſent ſix mois de l'année. Il ajoute qu'il eſt impoſſible qu'un établiſſement ſi contraire aux anciennes maximes de ſa patrie, y ſoit généralement applaudi. „ Suppoſons cependant, pour„ ſuit-il, ſuppoſons les Comédiens bien éta„ blis dans Geneve, bien contenus par nos „ loix, la comédie floriſſante & fréquentée ; „ le premier effet ſenſible de cet établiſſement „ ſera, comme je l'ai déjà dit, une révolu„ tion dans nos uſages, qui en produira né„ ceſſairement une dans nos mœurs.

Au lieu de ſpectacles, Geneve a des cercles ou ſociétés de douze ou quinze perſonnes qui louent à frais communs un appartement commode, & où les aſſociés ſe rendent. „ Là „ chacun ſe livrant aux amuſemens de ſon „ goût, on joue, on cauſe, on lit, on boit, „ on fume ; les femmes & les filles ſe raſſem„ blent de leur côté, tantôt chez l'une, tan„ tôt chez l'autre ; les hommes, ſans être fort „ ſévérement exclus de ces ſociétés, s'y mê„ lent aſſez rarement... Mais dès l'inſtant qu'il „ y aura une comédie, adieu les cercles, „ adieu les ſociétés. „ Voilà, dit M. Rouſſeau, la révolution que j'ai prédite.

Il avoue que l'on boit beaucoup, & que l'on joue trop dans les cercles ; mais il ſoutient avec ſon éloquence, qu'il vaut mieux être ivrogne que galant, & croit l'excès du

jeu très-facile à réprimer, ſi le gouvernement s'en mêle. Il convient auſſi que les femmes, dans leur ſociété, ſe livrent volontiers au plaiſir de médire ; mais par-là même elles tiennent lieu de cenſeurs à la République. „ Combien de ſcandales publics ne retient „ pas la crainte de ces ſéveres obſervatrices ! Tout cela peut paroître ridicule à Paris, quoique très-ſenſé pour Geneve ; & M. Rouſſeau a ſur nous l'avantage de mieux connoître ſa patrie.

Il eſt vraiſemblable qu'en deux ans de comédie tout ſeroit bouleverſé ; c'eſt-à-dire, qu'on n'iroit plus à l'heure du ſpectacle, fumer, s'énivrer & médire dans les cercles ; & que l'agréable vie de Paris prendroit à Geneve la place de l'ancienne ſimplicité. M. Rouſſeau ſe plaint déjà qu'on y éleve les jeunes gens à la Françoiſe.

„ On étoit plus groſſier de mon tems, dit-„ il, les enfans étoient de vrais poliſſons ; „ mais ces poliſſons ont fait des hommes qui „ ont dans le cœur du zèle pour ſervir la pa-„ trie, & du ſang à verſer pour elle.

M. Rouſſeau croit être à Lacédémone. Mais Geneve, ne lui déplaiſe, a de meilleurs garans de ſa liberté que les mœurs de ſes citoyens ; & grace à la conſtitution de l'Europe, elle n'a pas beſoin d'élever des dogues pour ſa garde.

Cependant que le goût du luxe inſéparable de celui du ſpectacle, que les maximes de nos tragédies, la peinture comique de nos mœurs, le ſilence même & la gêne qui régnent dans nos aſſemblées, & qu'il regarde comme indignes de l'eſprit Républicain, que tous ces inconvéniens ſoient tels qu'il les enviſage par rapport à Geneve, il eſt plus en

état que nous d'en juger. Qu'il choisisse à sa patrie les fêtes, les jeux, les spectacles qui lui conviennent, c'est un soin que nous lui laissons. Nous applaudissons à son zèle, nous admirons ce Patriotisme éclairé, vigilant & courageux ; cette éloquence noble & simple, qui n'a rien d'inculte, & rien d'étudié, où la douceur & la véhémence, les images & les sentimens, le ton philosophique, & le langage populaire, sont mêlés avec d'autant plus d'art que l'art ne s'y fait point sentir. Telle est la justice que j'aime à rendre aux intentions & aux talens de M. Rousseau. Mais que pour détourner les Genevois de l'établissement proposé, il leur présente le théâtre le plus décent de l'univers comme l'école du vice, les Poëtes comme les corrupteurs, les Acteurs comme des gens non-seulement infâmes, mais vicieux par état, les spectateurs comme un peuple perdu, & à qui le spectacle n'est utile que pour dérober au crime quelques heures de leur tems ? c'est ce que l'évidence de la vérité peut seule rendre pardonnable. Je crains bien que M. Rousseau n'ait écrit toutes ces choses dans cette *fermentation* qu'il croit apaisée, & qui peut-être ne l'est pas assez. Quoiqu'il en soit, d'autres imiteront, en lui répondant, l'amertume de son style, & croiront être aussi éloquens que lui, quand ils lui auront dit des injures.

Pour moi, je suppose qu'il a voulu effrayer ses concitoyens, & qu'il a oublié Paris, pour ne s'occuper que de Geneve. Je vais donc le suivre pas à pas sans humeur & sans invective.

Il considére d'abord le spectacle comme un amusement. „ Or, dit-il, tout amu-„ sement inutile est un mal pour un être

„ dont la vie eſt ſi courte, & le tems ſi pré-
„ cieux.

1°. Il avouera que ce mal exiſte à Geneve ſans le ſpectacle, à moins que boire, jouer & fumer, ne lui ſemblent des occupations utiles. 2°. Un amuſement qui délaſſe & conſole la vie laborieuſe, qui occupe & détourne du mal la vie oiſive & diſſipée, n'eſt pas ſans quelque utilité. 3°. Peut-être y a-t'il des devoirs pour tous les inſtans de la vie, peut-être une heure de diſſipation eſt-elle un larcin fait à la ſociété. Mais à qui le perſuaderez-vous? Et ſi la ſociété ſe relâche elle-même de ſes droits; ſi elle vous dit: J'exige moins, pour obtenir plus ſûrement, plus librement ce que j'exige; ſi les hommes, pour n'être ni tyrans, ni eſclaves les uns des autres, ſe permettent par intervalles cet oubli mutuel & paſſager; s'ils vous répondent enfin qu'ils ne vivent enſemble que pour être heureux, & que le délaſſement eſt un beſoin de leur foibleſſe; avez-vous à leur répliquer que vous êtes hommes comme eux, & que tous vos momens ſont pleins? Je ſais qu'il n'y a que l'homme qui broute, dont la ſociété n'ait rien à exiger; mais elle n'attend de perſonne une ſervitude aſſidue. Promenez-vous donc ſans remords deux heures du jour à la campagne, tandis qu'à Paris nous les paſſons à entendre Athalie ou Cinna, le Miſantrope ou le Tartuffe.

„ Un Barbare à qui l'on vantoit la magni-
„ ficence du cirque, & des jeux établis à
„ Rome, demanda: Les Romains n'ont ils
„ ni femmes, ni enfans? Le Barbare avoit
„ raiſon.

Ce Barbare ne ſavoit pas que le premier beſoin d'une ſociété, eſt d'être en paix avec

elle même; qu'il y avoit à Rome dans les esprits un principe de sédition, qui ne se dissipoit que dans les fêtes; & que lorsqu'un peuple n'est pas content, il faut tâcher de le rendre joyeux. Ce Barbare auroit condamné les cercles de Geneve comme les spectacles de Rome, & il auroit eu tort.

„ Je n'aime point qu'on ait besoin d'attacher son cœur sur la scène, comme s'il „ étoit mal au dedans de nous.

Une bonne conscience fait qu'on ne craint pas la solitude; mais ne fait pas qu'on s'y plaise toujours. Il est peu d'hommes qui s'aiment assez pour jouir continuellement d'eux-mêmes sans langueur & sans ennui. L'on a beau être à son aise au-dedans de soi, l'on y fait souvent de la bile. Il n'y a que Dieu dont on puisse dire, *se suo intuitu beat*; encore, selon notre foible maniere de concevoir, a-t-il pris plaisir à se répandre.

„ Les spectacles sont faits pour le peuple, „ & c'est par leurs effets sur lui, qu'on peut „ déterminer leurs qualités absolues.... Quant „ à l'espéce des spectacles, c'est nécessairement le plaisir qu'ils donnent, & non leur „ utilité qui la détermine.

C'est au Poëte à rendre l'utile agréable, & tous les bons Poëtes y ont réussi: les détails en vont être la preuve. Mais c'est dequoi M. Rousseau est très éloigné de convenir.

„ La scéne en général, est (dit-il,) un tableau des passions humaines, dont l'origine est dans tous les cœurs; mais si le Peintre n'avoit soin de flatter ces passions, les „ spectateurs seroient bien-tôt rebutés, & ne „ voudroient plus se voir sous un aspect qui „ les fît mépriser d'eux-mêmes. Que s'il donne à quelques-unes des couleurs odieuses,

„ c'eſt ſeulement à celles qui ne ſont point „ générales, & qu'on hait naturellement..... „ Et alors ces paſſions de rebut ſont employées „ à en faire valoir d'autres, ſinon plus légi- „ times, du moins plus au gré des ſpecta- „ teurs. Il n'y a que la raiſon qui ne ſoit „ bonne à rien ſur la ſcene. Un homme ſans „ paſſions, ou qui les domineroit toujours, n'y „ ſauroit intéreſſer perſonne... Qu'on n'attri- „ bue donc pas au théâtre le pouvoir de chan- „ ger des ſentimens, ni des mœurs, qu'il ne „ peut que ſuivre & embellir.

La ſcene eſt un tableau des paſſions dont le germe eſt dans notre cœur : voilà le vrai; mais l'original du tableau eſt dans le cœur de peu de perſonnes. S'il n'y avoit à la cour que des Narciſſes. Britannicus n'y ſeroit point ſouffert; s'il n'y avoit que des Burthus, Britannicus y ſeroit inutile; mais il y a des hommes vaguement ambitieux & irréſolus encore, ou mal affermis dans la route qu'ils doivent ſuivre; c'eſt pour ceux là que Britannicus eſt une leçon, & n'eſt point une inſulte.

Il y a par-tout des paſſions nationales & conſtitutives de la ſociété; tel étoit l'amour de la domination chez les Romains, l'amour de la liberté chez les Grecs, l'amour du gain chez les Carthaginois; tel eſt parmi nous l'amour de la gloire, ou du moins celui de l'honneur. Il eſt certain que le théâtre doit ménager, flatter même ces paſſions, s'il veut gagner la faveur du public, rien n'eſt plus naturel, ni plus juſte. L'Apôtre d'une Morale oppoſée au génie, au caractere, au gouvernement d'une nation, en eſt communément ou le jouet, ou le martyr. Il eſt ſenſé que ce qui conſtitue les mœurs nationales d'un peuple, convient à ce peuple : nul homme privé n'a

droit de lui en demander compte. Mais toute paſſion qui ne tient point à ce caractere généreux, eſt livrée à la cenſure du théâtre. La haine, la vengeance, l'ambition perſonnelle, la baſſe envie, l'amour effréné, l'orgueil tyrannique, tout ce qui attente à la ſociété, tout ce qui lui nuit, tout ce qui peut lui nuire; les vices les plus répandus, les travers les plus à la mode, tout cela peut être attaqué ſans ménagement. Plus la peinture en eſt vive & la ſatyre accablante, plus le ſpectacle eſt applaudi.

Il eſt une paſſion contre laquelle il ſeroit abſurde de ſe déchaîner ſans réſerve: c'eſt la paſſion de l'amour: & c'eſt la ſeule dont M. Rouſſeau ait pu dire qu'on la fait valoir au théâtre aux dépens de celles qu'on y peint avec des couleurs odieuſes. Nous aurons lieu d'examiner dans la ſuite quant & comment l'amour eſt intéreſſant ſur la ſcène, & pourquoi il y eſt protégé.

Il en eſt des goûts, des opinions, des ridicules nationaux, qui ne ſont en eux-mêmes ni bien ni mal, comme des paſſions nationales dont je viens de parler. La ſociété qui les adopte, ſe les rend perſonnels, & il n'eſt pas raiſonnable de vouloir qu'elle ſoit la fable d'elle-même. Ainſi, par exemple, celui qui au milieu de Pekin iroit ſe moquer de l'architecture Chinoiſe, & traiter d'imbécilles tous ceux qui habitent ſous ces toîts, ſans ſymmétrie & ſans proportion; celui là, dis-je, ne ſeroit pas ſage: il auroit peut-être raiſon par-tout ailleurs; mais à Pekin il auroit tort.

Ainſi tout n'eſt pas du reſſort du théâtre; c'eſt l'école des citoyens, & non celle de la République. Voilà, ce me ſemble, quelle eſt la diſtinction réelle entre les mœurs que l'on doit ménager ſur la ſcène, & celles qu'on y

peut cenſurer. Si la conſtitution politique eſt mauvaiſe, ſi les mœurs fondamentales ſont altérées ou corrompues dans leur maſſe, le théâtre n'y peut rien, je l'avoue : mais en attaquant les vices épars & les paſſions naiſſantes, le théâtre ne peut-il pas affoiblir le poiſon dans ſa ſource? ne peut-il pas arrêter ou ralentir la contagion de l'exemple? C'eſt ce qui reſte à examiner.

M. Rouſſeau attribue à Moliere & à Corneille des ménagemens auxquels je ſuis bien convaincu que ni l'un ni l'autre n'avoient penſé. Ils ont écrit pour leur ſiécle, ſans doute ; ils en ont conſulté les mœurs & le goût : c'eſt-à dire, qu'ils ont pris dans l'opinion de leur ſiécle les moyens de l'affecter, de l'intéreſſer à leur gré. Mais quel eſt le vice qu'ils ont ménagé ? quelle eſt la paſſion qu'ils ont flattée ? Si Moliere avoit eu la timide circonſpection qu'on lui attribue, auroit-il jamais démaſqué l'hypocrite ? Dans le Cid, Corneille autoriſe le duel ; mais dans quelle circonſtance? C'eſt un fils qui venge ſon pere, & qui réduit à l'alternative de deux devoirs oppoſés, préfére le plus inviolable. Ce n'eſt pas la vengeance, c'eſt la piété qui ſe ſignale dans le Cid, & qui enléve les applaudiſſemens.

Le duel eſt un uſage barbare ; mais l'uſage établi, l'honneur de Dom Diegue mortellement offenſé, il n'étoit pas plus permis au Cid de pardonner l'inſulte faite à ſon pere, que de lui enfoncer lui-même le poignard dans le ſein. C'eſt donc un acte de vertu, & le devoir le plus ſacré de la Nature, qui eſt recommandé dans cette tragédie, l'une des plus morales & des plus intéreſſantes qui aient paru ſur aucun théâtre du monde.

Si quelque choſe peut faire ſentir la bar-

barie du point d'honneur, c'eſt l'affreuſe néceſſité où ce préjugé réduit le Cid ; mais il eſt aiſé de voir pourquoi Corneille a reſpecté dans les Eſpagnols & devant les François, une opinion adhérente au principe fondamental de la Monarchie.

„ Si les chefs-d'œuvres de ces Auteurs „ (Corneille & Moliere) étoient encore à „ paroître, ils tomberoient infailliblement au- „ jourd'hui, dit M. Rouſſeau ; & ſi le public „ les admire encore, c'eſt plus par la honte de „ s'en dédire, que par un vrai ſentiment de „ leurs beautés.

M. Rouſſeau a-t'il pu croire, a-t'il voulu nous perſuader que nous faiſons ſemblant de rire, de pleurer, de frémir à ces ſpectacles ? Et le public, pour ſavoir s'il s'amuſe, ou s'il eſt ému, ſera t'il obligé de demander comme ce jeune étranger à ſon Mentor : Mon Gouverneur, ai-je bien du plaiſir ? M. Rouſſeau mérite qu'on lui réponde plus ſérieuſement ; mais faut il auſſi nous réduire à prouver que Cinna, Polieucte, le Miſantrope, le Tartufe, &c. nous intéreſſent & nous enchantent ? Quand même l'impreſſion en ſeroit affoiblie, combien de cauſes peuvent y contribuer, qui n'ont rien de commun avec les mœurs ? L'aſſertion eſt laconique ; la diſcuſſion ne le ſeroit pas.

S'il eſt vrai que ſur nos théâtres, la meilleure piéce de Sophocle tomberoit *tout à plat*, ce n'eſt point par la raiſon qu'on ne ſauroit ſe mettre à la place de gens qui ne nous reſſemblent point. Car au fond toutes les meres reſſemblent à Jocaſte, tous les enfans reſſemblent à Œdipe, en ce qui fait l'intérêt & le pathétique de la tragédie de Sophocle ; & je ne penſe pas qu'on nous ſoupçonne d'avoir moins

d'horreur que les Grecs pour le parricide & l'inceſte.

Ce n'eſt donc pas le fond, mais la ſuperficie des mœurs qui a changé, & c'eſt en quoi le Poëte eſt obligé de conſulter le goût de ſon ſiécle : mais ceci demanderoit encore un long détail pour être expliqué.

„ Il s'enſuit de ces premieres obſervations, „ dit M. Rouſſeau, que l'effet général du ſpec„ tacle, eſt de retrouver le caractere natio„ nal, d'augmenter les inclinations naturelles, „ & de donner une nouvelle énergie aux „ paſſions.

Cette concluſion a trois parties : la premiere eſt vraie dans un ſens : le théâtre ménage, favoriſe les mœurs nationales, les fortifie, & c'eſt un bien. Car les mœurs nationales tiennent à la conſtitution politique ; & celle-ci fût-elle mauvaiſe, tout citoyen doit concourir à en étayer l'édifice, en attendant qu'il ſoit reconſtruit. Si Tunis ne pouvoit ſubſiſter que par le pillage, la piraterie devroit être en honneur ſur le théâtre de Tunis. Mais ſi par les mœurs nationales on entend des habitudes étrangeres ou nuiſibles au génie du gouvernement, & au maintien de la ſociété, je n'en vois point, comme je l'ai dit, que le théâtre favoriſe ; je n'en vois point que le public ne permette de cenſurer. Toutes les inclinations pernicieuſes ſont condamnées au théâtre, toutes les paſſions funeſtes y inſpirent l'horreur, toutes les foibleſſes malheureuſes y font naître la pitié & la crainte. Les ſentimens qui de leur nature peuvent être dirigés au bien & au mal, comme l'ambition & l'amour, y ſont peints avec des couleurs intéreſſantes ou odieuſes, ſelon les circonſtances qui les décident ou vertueux ou criminels,

Telle eſt la régle invariable de la ſcène tragique, & le poëte qui l'auroit violée, révolteroit tous les eſprits : c'eſt un fait que je vais rendre ſenſible dans peu par les exemples même que M. Rouſſeau a choiſis.

„ Je ſais, dit-il, que la poëtique du théâtre „ prétend faire tout le contraire, & purger les „ paſſions en les excitant ; mais j'ai peine à „ bien concevoir cette régle. Seroit-ce que „ pour devenir tempérant & ſage, il faut com„ mencer par être furieux & fou ?

M. Rouſſeau étoit de bonne foi : je n'en doute pas. Mais n'étoit-il pas trop animé du zèle patriotique, en écrivant ces choſes étranges ? Perſonne ne ſait mieux que lui, qu'à Sparte, pour préſerver les enfans des excès du vin, on leur faiſoit voir des eſclaves dans l'yvreſſe. L'état honteux de ces eſclaves inſpiroit aux enfans la crainte ou la pitié, ou l'une & l'autre en même-tems ; & ces paſſions étoient les préſervatifs du vice qui les avoient fait naître. L'artifice du théâtre n'eſt autre choſe, & M. Rouſſeau en eſt bien inſtruit. Dira-t'il que pour rendre leurs enfans tempérans & ſages, les Spartiates les rendoient furieux & foux ?

„ Il ne faut, dit-il, pour ſentir la mauvaiſe „ foi de ces réponſes, que conſulter l'état de „ ſon cœur à la fin d'une tragédie.

Hé bien, je choiſis les trois piéces du théâtre, où la plus ſéduiſante des paſſions eſt exprimée avec le plus de chaleur & de charmes, Ariane, Inès & Zaïre, je demande à M. Rouſſeau s'il croit que l'impreſſion qui en reſte ; ſoit une diſpoſition à ce que l'amour a de vicieux ? Que ſeroit-ce ſi je parcourois les tragédies où la jalouſie ſombre & cruelle, où la vengeance atroce, où l'ambition forcenée ne

paroiſſent qu'entourées de furies, & déchirées de remords? M. Rouſſeau a-t'il conſulté ſon cœur à la fin de Polieucte, de Cinna, d'Athalie, d'Alzire, de Mérope? Eſt-ce le goût du vice, ou l'amour de la vertu, que ces ſpectacles y excitent? J'atteſte M. Rouſſeau lui-même, en ſuppoſant, comme de raiſon, qu'il ne ſe croit pas plus incorruptible que nous.

„ Mais voici bien un autre paradoxe. Toutes „ les paſſions ſont ſœurs; une ſeule ſuffit pour „ en exciter mille; & les combattre l'une par „ l'autre, n'eſt qu'un moyen de rendre le cœur „ plus ſenſible à toutes.

Obſervons d'abord qu'il s'agit de la terreur & de la pitié, qui ſont les reſſorts du pathétique. Ainſi tout ce qui excite en nous la pitié, nous diſpoſe à la vengeance; ainſi la crainte que nous inſpirent les forfaits de l'ambition, les lâches complots de l'envie, les projets ſanglans de la haine; cette crainte, dis-je, eſt elle-même le germe des paſſions qui la font naître. Eſt-ce dans la tête d'un Philoſophe que tombent de pareilles idées? La ſenſibilité ſans doute eſt la baſe des affections criminelles, mais elle l'eſt de même des affections vertueuſes. Tout ce qui l'excite, la rend féconde; mais elle produit des baumes ou des poiſons, ſelon les ſemences qu'on jette dans l'ame; & s'il eſt des ames qui corrompent tout, ce n'eſt pas la faute du théâtre.

„ Le ſeul inſtrument qui ſerve à les pur- „ ger (les paſſions) c'eſt la raiſon, & j'ai „ déjà dit que la raiſon n'avoit nul effet au „ théâtre.

Voilà deux aſſertions également dénuées de preuve, & qui toutes deux en avoient grand beſoin. Je demande à M. Rouſſeau ſi la raiſon elle-même a quelque moyen plus sûr de con-

tenir une paſſion, que de lui oppoſer pour contrepoids la crainte des dangers & des remords qui l'accompagnent ? Eſt-ce par des calculs géométriques ? Eſt-ce par des définitions idéales que la raiſon corrige les mœurs?

Quant au fait que M. Rouſſeau avance pour la ſeconde fois, qu'il nous diſe s'il regarde le rôle de Caton, dans la tragédie d'Adiſſon, comme déplacé au théâtre ? Ce rôle ſi intéreſſant & ſi beau, eſt la raiſon & la vertu même. Il eſt auſſi calme qu'il eſt pathétique ; & ſi l'héroïſme en étoit moins tranquille, il ſeroit beaucoup moins touchant. Mais pourquoi recourir au théâtre Anglois ? Toutes les vertus ſur la ſcène Françoiſe, n'ont-elles pas leurs maximes pour régle ? n'y voit-on que des furieux ou des fanatiques? L'humanité, la grandeur d'ame, l'amour de la patrie, l'enthouſiaſme même de la religion, n'y ſont-ils pas auſſi éclairés, auſſi raiſonnés qu'ils peuvent l'être ſans froideur ? M. Rouſſeau ne ſe ſouvient-il plus d'avoir entendu Zopire, Alvarès, Polieucte, Burrhus, &c.

„ Qu'on mette, dit-il, pour voir, ſur la „ ſcène Françoiſe, un homme droit & ver„ tueux, mais ſimple & groſſier.... qu'on y „ mette un ſage ſans préjugés, qui, ayant „ reçu un affront d'un ſpadaſſin, refuſe de s'al„ ler faire égorger par l'offenſeur ; & qu'on em„ ploie tout l'art du théâtre pour rendre ces per„ ſonnages intéreſſans, comme le Cid au peu„ ple François, j'aurai tort ſi l'on réuſſit.

On ne réuſſira point, & vous aurez tort : 1°. la groſſiéreté n'eſt bonne à rien, nous la rejettons de la ſociété & du théâtre : 2°. le ſage eſt un perſonnage fort reſpectable, mais la bravoure eſt une de ces qualités nationales que le théâtre François doit honorer. Si le

ſage

ſage eſt un Thémiſtocle, nous l'admirerons; s'il n'eſt que patient ou timide, il n'eſt pas digne d'occuper la ſcéne. En un mot, l'homme ſans préjugés attaquera les nôtres; & il en eſt que l'on doit reſpecter. Mais indépendamment de ces convenances, l'intérêt doit naître de l'émotion, or un caractere que rien n'émeut, ne ſauroit nous émouvoir, à moins qu'il ne ſoit dans une ſituation pareille à celle de Caton: *Colluctantem cum aliquâ calamitate*: D'ailleurs la pitié, ce ſentiment ſi naturel & ſi tendre, nous touche plus que l'admiration: ainſi quelque empire qu'ait ſur nous la raiſon, il ne s'enſuit pas qu'elle doive être auſſi pathétique, auſſi théâtrale que l'amour combattu par l'honneur; tel qu'il nous eſt peint dans le Cid.

„ Mais en ſuppoſant les ſpectacles auſſi par-
„ faits, & le peuple auſſi-bien diſpoſé qu'il
„ ſoit poſſible, encore, dit M. Rouſſeau, ces
„ effets ſe réduiroient-ils rien, faute de
„ moyens pour les rendre ſenſibles. Je ne ſache
„ que trois inſtrumens, à l'aide deſquels on
„ puiſſe agir ſur les mœurs d'un peuple; ſa-
„ voir, la force des loix, l'empire de l'opinion,
„ & l'attrait du plaiſir: or les loix n'ont nul
„ accès au théâtre..... L'opinion n'en dépend
„ point....Et quant au plaiſir qu'on y peut pren-
„ dre, tout ſon effet eſt de nous y ramener plus
„ ſouvent.

Suivons, s'il eſt poſſible, le fil de ces idées; & voyons d'abord quelle eſt la ſuppoſition. *Le ſpectacle auſſi parfait qu'il peut être*, c'eſt-à-dire, ſans doute, l'innocence & le crime, le vice & la vertu, les bons & les mauvais exemples préſentés ſous le point de vûe le plus moral. *Le peuple auſſi-bien diſpoſé*, c'eſt-à-dire, au moins, avec ce goût général de

la vertu, & cette averſion pour le vice, qui préparent le cœur humain à recevoir les impreſſions de l'une, & à repouſſer les atteintes de l'autre, quand la vertu lui eſt préſentée avec ſes charmes, & le crime avec ſon horreur. Cela poſé, qu'eſt-il beſoin de la force des loix, & de l'empire de l'opinion, pour lui faire goûter des peintures conſolantes pour les bons, & effrayantes pour les méchans? L'attrait d'un plaiſir honnête ne lui ſuffit il pas pour le ramener à un ſpectacle ſelon ſon cœur, où la vertu qu'il aime, eſt comblée de gloire, où le vice qu'il haït, ne ſe montre que chargé d'opprobres, & malheureux même dans ſes ſuccès.

Parmi les inſtrumens à l'aide deſquels on peut agir ſur les Mœurs, M. Rouſſeau a obmis le plus puiſſant, qui eſt l'habitude. Des affections répétées naiſſent les inclinations; & celles-ci décidées au bien ou au mal, conſtituent les mœurs bonnes ou mauvaiſes. Tel eſt l'infaillible effet des émotions que le théâtre nous cauſe: quelques paſſageres qu'elles ſoient, il en reſte au moins une foible empreinte; & les mêmes traces approfondies, ſe gravent ſi avant dans l'ame, qu'elles lui deviennent comme naturelles. Mais eſt-il beſoin de prouver quel eſt l'empire de l'habitude, & M. Rouſſeau lui-même peut-il ſe le diſſimuler?

Il attribue, en paſſant aux *Acteurs de l'Opéra*, un reſſentiment un peu vif de l'ennui qu'ils lui ont cauſé. „ Néron, chantant au „ théâtre, faiſoit égorger ceux qui s'endor„ moient... Nobles Acteurs de l'Opéra de Pa„ ris, ah! ſi vous aviez joui de la puiſſance „ impériale, je ne gémirois pas maintenant „ d'avoir trop vécu. „ Il faut que M. Rouſſeau

attache à ſon ſommeil une prodigieuſe importance, ou qu'il ne lui en coûte gueres pour imaginer des aſſaſſins.

„ Le théâtre rend la vertu aimable..... Il „ opére un grand prodige de faire ce que la „ vertu & la raiſon ſont avant lui ? Les mé„ chans ſont haïs ſur la ſcéne ; ſont-ils aimés „ dans la ſociété ?

J'obſerve, 1°. que ſi tous les hommes aiment la vertu, & déteſtent le vice de cet amour actif & de cette haine véhémente que l'on reſpire au théâtre, tous les hommes ont de bonnes mœurs ; & ſi M. Rouſſeau peut me le perſuader, j'aurai autant de plaiſir que lui à le croire. 2°. Que ſi cet amour & cette haine ne ſont aſſoupis dans l'ame, les impreſſions du théâtre font un bien en les réveillant. 3°. Que ſi l'on n'aime la vertu, & ſi l'on ne hait le vice dans autrui, comme il le fait entendre, le grand avantage du théâtre eſt de nous ramener en nous-mêmes par la terreur & la pitié ; de nous mettre à la place du perſonnage dont les égaremens nous effrayent, ou dont nous plaignons les malheurs ; en un mot de nous rendre perſonnels cette haine & cet amour que le vice & la vertu nous inſpirent quand nous les voyons dans autrui.

„ Je doute que tout homme à qui l'on ex„ poſera d'avance les crimes de Phédre & de „ Médée, ne les déteſte plus encore au com„ mencement qu'à la fin de la piéce ; & ſi ce „ doute eſt fondé, que faut-il penſer de cet effet ſi vanté du théâtre ?

Ce ne ſont pas les crimes, ce ſont les criminels que l'on déteſte moins à la fin de la piéce : l'art du théâtre les rapproche de nous, en les conduiſant pas à pas, & par des paſſions qui nous ſont naturelles, aux forfaits monſ-

trueux dont nous ſommes épouvantés : & c'eſt en cela même que ces exemples du danger des paſſions nous deviennent perſonnels. Une mere qui égorge ſes enfans, une femme inceſtueuſe & adultere qui rejette ſur l'objet vertueux de cet amour déteſtable, toute l'horreur qu'elle doit inſpirer, ces caracteres ſenſément annoncés, ſont auſſi éloignés de nous, que celui d'une lionne ou d'une vipere : il n'eſt point de femme qui appréhende de tomber dans cet excès d'égarement. Mais quand les gradations en ſont bien ménagées, quand on voit l'ame de Phédre ou de Médée agitée des mêmes ſentimens qui s'élévent en nous, ſuſceptibles des mêmes retours, combattue des mêmes remords, s'engager peu à-peu, & ſe précipiter enfin dans des crimes qui révoltent la nature, nous les plaignons comme nos ſemblables : & ce retour ſur nous-mêmes, qui eſt le principe de la pitié, eſt auſſi celui de la crainte.

„ La ſource de l'intérêt qui nous attache à „ ce qui eſt honnête, & nous inſpire de l'aver„ ſion pour le mal, eſt en nous, & non dans „ les piéces.

Oui, ſans doute, la ſource en eſt en nous, mais l'art du théâtre la purifie. *L'homme eſt né bon*, je le crois, mais a-t'il conſervé ce caractere ? Si les traits en ſont altérés, affoiblis, effacés par des habitudes vicieuſes ; quelle morale plus vive, plus ſenſible, plus pénétrante que celle du théâtre, peut en renouveller l'empreinte ? Si cette morale eſt ſaine & pure, elle n'eſt donc pas infructueuſe ? *L'homme eſt né bon* ; & c'eſt pour cela même que les bons exemples lui ſont utiles : ils n'auroient point de priſe ſur ſon ame, ſi la nature l'avoit fait méchant. En un mot, ou toute inſtruction eſt

ſuperflue, ou -elle du théâtre, comme la plus frappante, doit être auſſi la plus ſalutaire ; telle étoit du moins la *prétention* de Corneille toute *vaine* & *puérile* que M. Rouſſeau a ſuppoſé : peut-être mieux approfondie, y eût-il trouvé plus de *bon ſens*.

„ Le cœur de l'homme eſt toujours droit „ſur ce qui ne ſe rapporte pas perſonnelle„ ment à lui.... c'eſt quand notre intérêt s'y „ mêle, que nous préférons le mal qui nous „ eſt utile, au bien que nous fait aimer la „ nature. Que va donc voir le méchant au „ ſpectacle ? préciſément ce qu'il voudroit trou„ ver par-tout : des leçons de vertu pour le pu„ blic dont il s'excepte, & des gens immo„ lant tout à leur devoir, tandis qu'on n'exige „ rien de lui.

J'avoue que pour ce méchant déterminé il n'y a de bonne école que la Grève. Mais ce méchant eſt plus juſte que M. Rouſſeau dans l'opinion qu'il a du public, puiſqu'il jouit au ſpectacle du plaiſir de voir former d'honnêtes gens dont la probité lui ſera utile.

Quant à l'intérêt perſonnel, il n'éclipſe jamais totalement les ſaines lumieres de la conſcience ; & plus l'homme eſt exercé à diſcerner e juſte & l'injuſte dans la cauſe d'autrui, moins l eſt expoſé à s'y méprendre dans la ſienne. Pour celui qui eſt injuſte avec pleine lumiere, ou ſa corruption eſt ſans remède, ou l'habitule du théâtre doit réveiller dans ſon ame l'effroi, la honte & les remords.

„ Quelle eſt cette pitié ? dit-il, en parlant , de celle qu'inſpire la Tragédie : une émotion , paſſagere & vaine, qui ne dure pas plus que , l'illuſion qui l'a produite un reſte de ſen, timent naturel étouffé bien tôt par les paſ, ſions, une pitié ſtérile qui ſe repaît de quel-

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

„ques larmes, & n'a jamais produit le moin-„dre acte d'humanité.

C'eſt comme ſi je diſois que la diſcipline de Sparte ou de Rome n'a jamais produit aucun acte de valeur. N'eſt-ce pas dans l'un & dans l'autre cas, une impreſſion habituelle qui modifie l'ame, & nous fait contracter inſenſiblement le caractere qui lui eſt analogue? Si la fréquentation du théâtre n'influe pas ſur les mœurs, il en doit être de même du commerce des hommes: & dès-lors que devient tout ce qu'on nous dit de la force de l'exemple?

„Au fond, quand un homme eſt allé ad-„mirer de belles actions dans des fables, & „pleurer des malheurs imaginaires, qu'a-t'on „encore à exiger de lui? N'eſt-il pas content „de lui-même? Ne s'applaudit-il pas de ſa „belle ame? Ne s'eſt-il pas acquitté de tout ce „qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il „vient de lui rendre? Que voudroit-on qu'il „fît de plus? qu'il la pratiquât lui même? il „n'a point de rôle à jouer; il n'eſt pas Comé-„dien.

Sur qui tombe cette ironie inſultante? Eſt-ce à Paris que M. Rouſſeau a trouvé tous les devoirs de l'humanité réduits à l'attendriſſement qu'on éprouve au ſpectacle? Il ſait que le peuple y eſt doux, humain, ſecourable, autant qu'en aucun lieu du monde; il doit ſavoir que les honnêtes gens y ont le cœur aſſez bon pour tolérer, plaindre, & ſoulager ceux-mêmes qui les calomnient, & il auroit pû attribuer à la fréquentation du théâtre quelques nuances de ce caractere genereux & compatiſſant qu'il a reconnu dans les François.

„On ſe croiroit, ajoûte-t'il, auſſi ridicu-„le d'adopter les vertus de ſes héros, que de

„ parler en vers, & d'endoſſer un habit de „ théâtre.

Encore un coup, où a-t'il vu cela ? Se croiroit-on ridicule d'être humain comme Alvarès, & vertueux comme Burrhus ? M. Rouſſeau le penſe-t'il ? Eſt-ce à lui de nous croire des monſtres ? Le giganteſque qui eſt ridicule au théâtre, le ſeroit dans la ſociété ; j'en conviens. Mais ceux qui ont excellé dans la Tragédie, ont peint la nature dans ſa vérité, dans ſa beauté ſimple & touchante, & la réalité en eſt auſſi révérée que la fiction en eſt applaudie.

„ Tout ſe réduit à nous montrer la vertu „ comme un jeu de théâtre, bon pour amu„ ſer le public, mais qu'il y auroit de la folie „ à vouloir tranſporter ſérieuſement dans la „ ſociété.

O vous, qui regardez la juſtice & la vérité comme les premiers devoirs de l'homme, êtes-vous juſte & vrai dans ce moment ? vous, pour qui l'humanité & la patrie ſont les premieres affections, oubliez-vous que nous ſommes des hommes ? Il y auroit de la folie à une mere d'avoir les entrailles de Mérope à une épouſe d'avoir les ſentimens d'Inès ! De quel public nous parlez-vous ? Si je connoiſſois moins les gens vertueux que vous avez fréquentés, vous m'en donneriez une idée effroyable. Ce ſont-là cependant les faits d'après leſquels vous décidez, „ que la plus avan„ tageuſe impreſſion des meilleures Tragédies, „ eſt de réduire en quelques affections paſſage„ res, ſtériles, & ſans effet, tous les devoirs „ de la vie humaine.

„ On me dira, pourſuit M., R., que dans ces „ piéces le crime y eſt toujours puni, & la „ vertu toujours récompenſée.

On ne lui dira pas cela, mais on lui dira que le crime y eſt toujours peint avec des couleurs odieuſes & effrayantes, la vertu avec des traits reſpectables & intéreſſans. Si quelquefois cette régle a été violée, c'eſt une difformité monſtrueuſe que le public ne pardonne jamais. M. Rouſſeau avoue qu'il n'y a perſonne qui n'aimât mieux être Britannicus que Néron, même après la cataſtrophe. Voilà tout ce qu'exige la bonté des mœurs théâtrales. Je lui abandonne tous les exemples vicieux, & reconnus tels; mais de cent Tragédies, il n'y en a pas une où l'intérêt ſoit pour le crime. Je dis plus, il n'y en a pas une ſeule du Théâtre qui ait réuſſi avec ce défaut.

„ Le *ſavoir*, l'*eſprit*, le *courage*, ont ſeuls „ notre admiration; & toi, douce & mo„ deſte vertu, tu reſtes toujours ſans hon„ neurs.

Remarquez que c'eſt après s'être plaint que l'on a avili le perſonnage de *Cicéron* pour flatter le goût du ſiécle, que M. Rouſſeau s'écrie que l'*eſprit* & le *ſavoir* ont ſeuls notre admiration. Qu'elle ſe préſente, Monſieur, cette vertu douce & modeſte, & ſur le théâtre, & dans la ſociété; nos hommages iront au-devant d'elle: nous la reſpectons dure & farouche; indulgente & ſociable, elle obtiendra nos adorations.

Les obſervations judicieuſes que fait M. Rouſſeau ſur la tragédie de Mahomet, devoient ſuffire, ce me ſemble, pour déterminer dans ſon eſprit les vrais principes des mœurs théâtrales. Mais comme il n'en veut rien conclure d'oppoſé à ſon ſyſtême, il tâche d'affoiblir l'idée d'utilité qu'elles préſentent naturellement.

„ Le fanatiſme, dit il, n'eſt pas une erreur, „ mais une fureur aveugle & ſtupide, que la

„ raiſon ne reſſent jamais.... Vous avez beau „ démontrer à des fous que leurs chefs les „ trompent, ils n'en ſont pas moins ardens à „ les ſuivre.

Auſſi le but moral de ce Poëme n'eſt-il pas de guérir les peuples du fanatiſme, mais de les en garantir, en leur démontrant, non pas qu'on les trompe, mais comment on peut les tromper. L'erreur eſt mere de cette fureur aveugle; & c'eſt dans ſa ſource que l'attaque la Tragédie de Mahomet. En un mot, cet exemple épouvantable des horreurs de la ſuperſtition n'en ſeroit pas le reméde, mais peut en être le préſervatif.

„ Je crains bien, ajoute M. Rouſſeau, qu'une pareille piéce jouée devant des gens en „ état de choiſir, ne fît plus de Mahomets que „ de Zophirs.

Je le crois: auſſi l'inſtruction n'eſt elle pas pour le petit nombre des Mahomets, mais pour la foule des Seides.

M. Rouſſeau, en louant le goût antique dans le rôle de Thieſte, demande avec raiſon que l'on daigne nous attendrir quelquefois pour la ſimple humanité ſouffrante; & c'eſt à quoi l'on devroit conſacrer ce genre ſi naturel & ſi touchant, dont l'Enfant prodigue eſt le modéle, & que les gens qui ne réfléchiſſent ſur rien, ont tourné en ridicule. Mais j'aurai lieu d'examiner dans peu pourquoi les perſonnages, comme celui de Thieſte, ſont ſi rarement employés au théâtre. Cependant le goût des Grecs fût-il en cela préférable au nôtre, M. Rouſſeau ne peut il nous offrir la vérité que ſous une face inſultante? „ Les anciens, dit-il, avoient des héros, & mettoient des hommes ſur leurs théâtres; nous, au contraire, nous n'y mettons que des héros, &

„ à peine avons nous des hommes. „ Il rappelle un mot d'un vieillard qui avoit été rebuté au ſpectacle par la jeuneſſe Athénienne, & auquel les Ambaſſadeurs de Sparte avoient donné place auprès d'eux. „ Cette action fut „ remarquée de tout le ſpectacle, & applaudie d'un battement de main univerſel. *Hé ! „ que de maux*, s'écria le bon vieillard d'un „ ton de douleur ! *Les Athéniens ſavent ce qui „ eſt honnête ; mais les Lacédémoniens le pratiquent*, Voilà la Philoſophie moderne, & „ les mœurs anciennes, „ obſerve M. Rouſſeau.

Ici je retiens ma plume : il ne ſeroit pas généreux d'oppoſer la perſonnalité à la ſatyre, J'avoue donc qu'il y a à Paris comme à Athènes des étourdis ſans décence & ſans mœurs. Mais la jeuneſſe Athénienne rebutoit un vieillard qui vraiſemblablement n'inſultoit perſonne, & M. Rouſſeau ſait bien que nous n'en ſommes pas encore là.

Il revient à ſon objet „ Qu'apprend-on dans „ Phédre & dans Œdipe, ſinon que l'homme „ n'eſt pas libre, & que le ciel le punit des „ crimes qu'il lui fait commettre ? Qu'apprend-„ on dans Médée, ſi ce n'eſt juſqu'où la fureur „ de la jalouſie peut rendre une mere cruelle „ & dénaturée ? „

Voilà deux exemples fort différens, & qu'il eſt bon de ne pas confondre. La cauſe des événemens tragiques peut être ou perſonnelle ou étrangere, & celle-ci ou naturelle, ou ſurnaturelle, c'eſt-à-dire, ou dans l'ordre des choſes, ou dans la volonté immédiate des Dieux.

Les Tragédies de ce dernier genre ſont toutes tirées du théâtre ancien. Je ne ſais quel intérêt pouvoient avoir les Grecs à frapper les eſprits du ſyſtême de la fatalité ; mais il eſt

certain qu'ils faiſoient de l'homme un inſtrument aveugle dans la main des deſtinees. J'avoue que tout le fruit de ces Tragédies ſe borne à entretenir en nous une ſenſibilité compatiſſante pour des crimes involontaires, & pour des malheurs indépendans de celui qui en eſt accablé comme dans Œdipe & dans Phédre. On y joint l'avantage de faire ſentir à l'homme ſa dépendance; mais comme il en réſulte plus d'horreur que de crainte des Dieux, je crois la morale de ces Tragédies pernicieuſe à cet égard. Heureuſement elles ſont en petit nombre, & l'idée de la fatalité s'évanouit avec l'illuſion théâtrale.

Un autre genre eſt celui où la cauſe des événemens eſt dans l'ordre naturel, mais indépendante du caractere des perſonnes. Par exemple, en ne ſuppoſant à Andromaque & à Mérope que les ſentimens naturels d'une mere, c'en eſt aſſez du danger de leurs fils pour les rendre malheureuſes & intéreſſantes. La ſeule utilité de cette ſorte de ſpectacle eſt de nourrir & d'exercer en nous les ſentimens d'humanité qu'il réveille; car je compte pour très-peu de choſe la prudence qu'il peut inſpirer.

Un troiſiéme genre place dans l'ame des Acteurs tous les reſſorts de l'action & du pathétique; & c'eſt là, ſelon moi, le plus moral & le plus utile. Le crime & le malheur y ſont les effets des paſſions; & plus le crime eſt odieux, plus le malheur eſt déplorable; plus auſſi la paſſion qui en eſt la ſource, devient effrayante à nos yeux. Tout cela demanderoit à être développé, & rendu ſenſible par des exemples. Mais je ne ſuis déjà que trop long. Il ſuffit d'étudier Corneille pour voir la révolution qui s'eſt faite dans l'art de la Tra-

gédie, lorſqu'abandonnant les deux premiers genres, il y a ſubſtitué celui qui prend ſa force pathétique & morale dans le combat des paſſions & dans les mœurs des perſonnages.

„ Les actions atroces préſentées dans la Tra-
„ gédie, ſont dangéreuſes, dit M. R., en ce
„ qu'elles accoûtument les yeux du peuple à
„ des horreurs qu'il ne devroit pas même con-
„ noître, & à des forfaits qu'il ne devroit pas
„ ſuppoſer poſſibles.

1°. Le fait démontre que ſi les yeux du peuple s'y accoûtument, ſon cœur ne s'y accoûtume pas. M. Rouſſeau reconnoît le peuple François pour le plus doux & le plus humain qui ſoit ſur la terre. Il y a cependant bien des années que ce peuple voit Horace poignarder ſa ſœur, Agamemnon immoler ſa fille, Oreſte égorger ſa mere. 2°. Au lieu de prendre l'inutile ſoin de cacher au peuple la poſſibilité des actions atroces, il faut qu'il ſache que l'homme dans l'excès de la paſſion eſt capable de tout, afin de lui faire déteſter cette paſſion qui le rend féroce. Voilà quel eſt le but & l'objet de la Tragédie ; & quoi qu'en diſe M. Rouſſeau, tous les grands Maîtres l'ont rempli.

„ Il n'eſt pas même vrai, dit-il, que le
„ meurtre & le parricide y ſoient toujours
„ odieux. A la faveur de je ne ſais quelles
„ commodes ſuppoſitions, on les rend permis
„ ou pardonnables.

Dans les exemples qu'il cite, voici quelles ſont ces ſuppoſitions. Dans Iphigénie, Agamemnon immole ſa fille pour ne pas déſobéir aux Dieux & déshonorer la Gréce : Oreſte égorge ſa mere ſans le ſavoir, & en voulant frapper le meurtrier de ſon pere : Horace poi-

gnarde Camile dans un premier mouvement de fureur, excité par les imprécations qu'elle vomit contre ſa patrie, & dès ce moment il eſt déteſté. Agamemnon lui-même devient révoltant dès qu'il s'occupe de ſa grandeur & de ſa gloire. Oreſte ſort du théâtre déchiré par les Furies pour un crime aveuglément commis. Je demande ſi ſur de tels exemples on eſt fondé à écrire qu'il *n'eſt pas vrai* que ſur notre théâtre *le meurtre & le parricide ſoient toujours odieux.*

„ Ajoutez que l'Auteur, pour faire parler „ chacun ſelon ſon caractere, eſt forcé de met„ tre dans la bouche des méchans leurs ma„ ximes & leurs principes revêtus de tout „ l'éclat des beaux vers, & débités d'un ton „ impoſant & ſententieux, pour l'inſtruction „ du parterre.

Il eſt vrai que l'un dit,

Et pour nous rendre heureux, perdons les miſérables.

L'autre,

Tombe ſur moi le Ciel, pourvû que je me vange.

L'autre,

J'embraſſe mon rival, mais c'eſt pour l'étouffer.

Celui-ci s'endurcit contre les cris de la nature; celui-là foule aux pieds tous les droits de l'humanité. Il n'y a pas un méchant au théâtre qui dans l'intimité d'une confidence, ou dans quelque monologue, ne ſe trahiſſe, ne s'accuſe, ne ſe préſente aux ſpectateurs ſous l'aſpect le plus odieux, & les Auteurs ont porté cette attention au point de ſacrifier ſouvent la vraiſemblance à l'utilité morale. M. Rouſſeau, qui a vu aſſidument ſix ans de

ſuite ce ſpectacle, devroit ſe rappeller ces faits.

„Non, dit il, je le ſoutiens, & j'en at-
„teſte l'effroi des Lecteurs, les maſſacres des
„Gladiateurs n'étoient pas ſi barbares que
„ces affreux ſpectacles. On voyoit du ſang,
„il eſt vrai; mais on ne ſouilloit pas ſon
„imagination de crimes qui font frémir la na-
„ture.„

Si l'on verſoit réellement une goutte de ſang au théâtre, la ſcéne tragique ſeroit tout au plus le ſpectacle de la groſſiere populace. Tel ſe plaît à frémir en voyant Mérope le poignard levé ſur ſon fils, & Oreſte & Ninias venant d'aſſaſſiner ſa mere; tel, dis je; ſoutient ces fictions, qui jetteroit des cris de douleur & d'effroi à la vûe d'un malheureux que l'on tueroit ſur ſon paſſage. La Mothe a très-bien obſervé que l'illuſion théâtrale n'eſt jamais complette & que le ſpectacle ceſſeroit d'être un plaiſir, ſans la réflexion confuſe qui en affoiblit le pathétique, & qui nous conſole intérieurement. Quant à *l'imagination ſouillée*, c'eſt un mal, ſi le crime y eſt peint avec des couleurs qui nous ſéduiſent: mais c'eſt un bien & un très grand bien, ſi les traces qui en reſtent inſpirent l'horreur & l'effroi. Les Arrêts qui flétriſſent ou qui condamnent les criminels, ſouillent l'imagination du peuple; faut-il ne pas les publier?

C'en eſt aſſez, je crois, ſur l'article de la Tragédie. Je vais approfondir ce qui regarde la Comédie, les mœurs des Comédiens, & l'amour, ce ſentiment ſi naturel & ſi dangereux, qui eſt l'ame de nos deux théâtres. Je l'ai déjà dit, l'aſſertion eſt rapide & tranchante, la diſcuſſion eſt ralentie à chaque inſtant par les détails; mais j'examine, & ne plaide point: il ne me ſeroit que trop aiſé d'être moins froid & plus preſſant.

On a vu comment M. Rouſſeau s'y eſt pris pour nous prouver que la Tragédie allume en nous les mêmes paſſions dont elle prétend inſpirer la crainte, & qu'elle nous conduit aux crimes dont elle veut nous éloigner. Les mœurs de la Comédie lui ſemblent encore plus dangereuſes, en ce qu'elles ont avec les nôtres un rapport plus immédiat. „ Tout en eſt mauvais & pernicieux, tout tire à conſéquence „ pour les ſpectateurs, & le plaiſir même du „ comique étant fondé ſur un vice du cœur „ humain, c'eſt une ſuite de ce principe, que „ plus la Comédie eſt agréable & parfaite, „ plus ſon effet eſt funeſte aux mœurs.

Pour ſe concilier avec M. Rouſſeau, il ne ſuffit donc pas d'avouer que le théâtre, quoique purgé de ſon ancienne indécence, n'eſt pas encore aſſez châtié; que Dancourt, Monſieuri & leurs ſemblables, devroient en être à jamais bannis; qu'en un mot, le ſeul comique honnête & moral doit être donné en ſpectacle. Si M. Rouſſeau n'eût dit que cela, il eût penſé comme tous les honnêtes gens; mais ce n'étoit pas aſſez pour lui: tout comique ſans diſtinction, eſt, s'il faut l'en croire, une école du vice, il n'en connoît point d'innocent. Il n'eſt donc pas queſtion d'examiner s'il y a des comédies répréhenſibles du côté des mœurs, mais s'il y a des comédies dont les mœurs ſoient bonnes, & les leçons utiles.

M. Rouſſeau commence par vouloir prouver l'inutilité de la Comédie. „ Imaginez la Co„ médie auſſi parfaite qu'il vous plaira, où „ eſt celui qui s'y rendant pour la premiere „ fois, n'y va pas déjà convaincu de ce qu'on „ y prouve?

Celui qui n'en eſt pas convaincu, eſt, lui

dirai-je, un Orgon aveuglément prévenu pour un Tartuffe ; un jaloux qui ne voit de sûreté pour ſon honneur que dans une tyrannie odieuſe ; un avare qui croit trouver l'équivalent de tous les biens dans un tréſor qui ſera ſon ſupplice ; un mari livré à une ſeconde femme qui lui fait haïr ſes premiers enfans, & qui le flatte pour le dépouiller. Voilà les gens qui vont au ſpectacle le bandeau ſur les yeux, & qui en reviennent capables de réflexions ſalutaires, à moins de les ſuppoſer imbécilles.

De ce que la Comédie ſe rapproche du ton du monde, M. Rouſſeau conclut qu'elle ne corrige point les mœurs.

„ Un laid viſage ne paroît point laid à ce„ lui qui le porte. „ Quand cela ſeroit, comme cela n'eſt pas, de bonne foi cette comparaiſon peut-elle être poſée en principe ? La laideur & la beauté ſont arbitraires juſqu'à un certain point ; il y a du préjugé, de la fantaiſie, du caprice même dans l'opinion qu'on en peut avoir. Mais en eſt-il ainſi des vices, & ſur-tout des vices auxquels le public attache le ridicule & le mépris ? Si le vicieux ſe méconnoît au Théâtre, ils ſe méconnoît encore plus dans un diſcours de morale, & dès lors toute inſtruction générale devient inutile ; ce que M. Rouſſeau n'a certainement pas prétendu.

A l'égard du Théâtre, rappellons-nous ce qui s'eſt paſſé dans la nouveauté du Tartuffe. Croira-t-on que les faux dévots euſſent du plaiſir à s'y voir peints ? Croira-t-on que l'uſurier ſe complaiſe dans le miroir de l'Avare ? Voilà les vicieux bien à leur aiſe, ils aiment à ſe voir tels qu'ils ſont ! Mais du moins n'aiment-ils pas à être vûs dans cette nudité humiliante. Leur raiſon a beau être corrompue

au point de les juſtifier à eux-mêmes, ils ſavent, comme l'Avare d'Horace, qu'ils ſont la fable & la riſée du peuple, & ils ſe cachent pour s'applaudir. D'où il réſulte deux choſes de bien : l'un, qu'au défaut de la vertu, le déſir de l'eſtime publique, la crainte du blâme & du mépris tiennent le vice comme à la gêne; l'autre, que l'exemple en eſt moins contagieux : car l'attrait du vice a pour contrepoids la peine de l'humiliation, à laquelle l'orgueil répugne. Eſt-ce là, me direz-vous, faire à la vertu des amis déſintéreſſés ? Hé non, Monſieur, nous n'en ſommes pas-là. Peu de gens aiment la vertu pour elle-même. Il faudroit, s'il eſt permis de le dire, prendre la fleur de l'eſpéce humaine pour en former une république qui ſeroit peu nombreuſe encore.

La Comédie prend les hommes tels qu'ils ſont par-tout, & Geneve comme ici, c'eſt à-dire, ſenſibles à l'eſtime & au mépris de la ſociété, n'aimant point du tout à ſe donner en dériſion, & aſſez malins pour ſe plaire à voir répandre ſur autrui le ridicule qu'ils évitent. Si donc les mœurs ſont fidélement peintes ſur le Théâtre comique, ſi les vices & les travers en ſont les mépriſables jouets, la Comédie peut avoir ſon utilité morale, comme la cenſure des femmes de Geneve. Que l'on médiſe ſur le théâtre ou dans un cercle, c'eſt toujours la malignité humaine qui ſert d'épouvantail au vice; avec cette différence qu'au théâtre on peint les vicieux, & que dans un cercle on les nomme. J'avoue que ſans ce fond de malice, qui fait qu'on s'amuſe des ridicules d'autrui, la Comédie ſeroit inſipide, & par conſéquent infructueuſe : auſſi ne ſeroit-elle pas ſoufferte dans une ſociété toute

compoſée de vrais amis. Mais tant qu'il y aura dans le monde un amour propre, envieux & malin, la Comédie aura l'avantage de démaſquer, d'humilier les vices, & de les livrer en plein théâtre à l'inſulte des ſpectateurs.

„ Si on veut corriger les mœurs par leurs „ charges, on quitte la vraiſemblance & la „ nature, & le tableau ne fait plus d'effet.

La peinture du théâtre eſt une imitation exagérée; mais voici comment Molière veut peindre l'avare : chacun des traits doit reſſembler : c'eſt-à dire, que l'avare ne doit agir & penſer ſur la ſcéne que comme il penſe & agit dans la ſociété. Mais l'action théâtrale ne dure que deux heures ; & l'art de l'intrigue conſiſte à réunir, ſans affectation, dans ce court eſpace de tems, un aſſez grand nombre de ſituations, pour engager naturellement le caractere de l'avare à ſe développer en deux heures, comme dans la ſociété il ſe développeroit en ſix mois. Ce n'eſt-là que rapprocher les traits qui doivent former ſon image. De plus, comme la Comédie n'eſt pas une ſatyre perſonnelle, & que non-ſeulement un vicieux, mais tous les vicieux de la même eſpéce doivent ſe reconnoître dans le tableau, le Peintre y réunit les traits les plus forts du même vice, répandus dans la ſociété, tous copiés d'après nature.

„ Qu'importe la vérité de l'imitation, „ dit M. Rouſſeau, pourvû que l'illuſion y „ ſoit ?

L'illuſion n'y ſeroit pas, ſi l'imitation n'étoit pas vraie. Quand eſt-ce en effet que ceſſe l'illuſion ? Dès qu'il échappe au Poëte ou à l'Acteur quelque trait qui n'eſt pas dans la nature, c'eſt-à dire, quelque trait qui contredit ou qui force le caractere. Ainſi le plaiſir

que nous fait la bonne Comédie, dépend de la vérité des peintures ; & ſon utilité eſt fondée ſur le mépris qu'elle attache au vice, & ſur la répugnance qu'a le vicieux à ſe voir en butte au mépris.

Si *le bien eſt nul*, comme le conclut M. Rouſſeau, ce n'eſt donc pas pour les raiſons qu'il en a données. Voyons à préſent ſi le comique remplit ſon objet, & d'abord, avec M. Rouſſeau, prenons pour exemple Moliere. „ Qui peut diſconvenir que ce Moliere même, „ des talens duquel je ſuis plus l'admirateur „ que perſonne, ne ſoit une école de vices & „ de mauvaiſes mœurs, plus dangéreuſe que „ les livres même où l'on fait profeſſion de les „ enſeigner.

Il faut avouer que M. Rouſſeau ne nous ménage guères ? & je ne crois pas qu'on puiſſe, & en termes plus énergiques, faire le procès à notre police & à notre gouvernement. Ce n'eſt donc pas contre un babil philoſophique, mais contre une imputation très-grave que je m'éleve. Il s'agit de faire voir que depuis cent ans les peres & les meres ne ſont pas aſſez imbécilles ou aſſez pervers, & dans la capitale & dans toutes les villes du Royaume, & dans toutes celles de l'Europe, où cet excellent comique eſt joué, pour mener leurs enfans à la plus pernicieuſe école du vice.

„ Son plus grand ſoin, dit M. Rouſſeau en „ parlant de Moliere, eſt de tourner la bonté „ & la ſimplicité en ridicule, & de mettre „ la ruſe & le menſonge du parti pour lequel „ on prend intérêt..... Examinez le comique de cet Auteur, vous trouverez que les „ vices de caractere en ſont l'inſtrument ; & „ les défauts naturels, le ſujet, que la malice de l'un punit la ſimplicité de l'autre,

„ & que les ſots ſont les victimes des mé-
„ chans : ce qui, pour n'être que trop vrai
„ dans le monde, n'en vaut pas mieux à met-
„ tre au Théâtre avec un air d'approbation,
„ comme pour exciter les ames perfides à pu-
„ nir, ſous le nom de ſottiſe, la candeur des
„ honnêtes gens.

Dat veniam corvis, vexat cenſura columbas.

„ Voilà l'eſprit général de Moliere, & de
„ ſes imitateurs.

Cette page d'accuſation exigeroit pour réponſe un volume ; je vais abréger ſi je puis.

Il y a deux ſortes de vices dans les hommes : les uns, vices des frippons ; & les autres, vices des dupes. Quand les premiers attentent gravement à la ſociété, ils ſont odieux & terribles, le ridicule fait place à l'infamie, & la tragédie s'en pare. Quand ils ne portent au bien public & particulier que de légeres atteintes, la Comédie, qui ne doit pas être plus ſévere que ſes loix, ſe contente de les châtier. A l'égard des vices des dupes, ils ſont humiliés au théâtre, mais ils n'y ſont jamais flétris : cette diſtinction appliquée aux exemples, va, je crois, devenir ſenſible ; elle contient toute la philoſophie de Moliere, & ma réponſe à M. Rouſſeau.

Le but de Moliere a donc été de démaſquer les fripons, & de corriger les dupes ; & c'eſt l'objet le plus utile qu'il pût jamais ſe propoſer. En effet, ſuppoſons qu'il n'eût mis au Théâtre que des gens de bien, voilà tous les fripons en paix : qu'il n'eût mis au Théâtre que des fripons, dès-lors la ſcène comique n'étoit plus qu'une académie de fourberies : qu'il eût mis au Théâtre des gens de bien &

des fripons, mais ceux ci moins actifs, moins habiles, moins industrieux que les gens de bien, la ſcéne comique n'auroit eu ni vérité, ni utilité morale : qu'enfin Moliere eût fait tromper par des fripons d'honnêtes gens éclairés, vigilans & ſages : c'étoit donner au vice, ſur la vertu, un avantage qu'il n'a pas. Et que conclure de ces leçons ? Que la probité en vain ſur ſes gardes contre la malice & la fauſſeté, n'en peut être, quoiqu'elle faſſe, que le jouet ou la victime ? c'eſt alors que le théâtre comique ſeroit une école pernicieuſe par le découragement & le dégoût qu'il inſpireroit pour la vertu. De toutes les combinaiſons poſſibles dans le mêlange & le contraſte des mœurs, Moliere s'eſt donc attaché à la ſeule qui ſoit utile. Il a pris des gens de bien, foibles, crédules, entêtés, confians, ou ſoupçonneux à l'excès, imprudens même dans leurs précautions, & toujours punis, non pas de leurs bontés, mais de leurs travers ou de leurs foibleſſes : tels ſont le Bourgeois Gentilhomme, George-Dandin, le Malade imaginaire, les Tuteurs jaloux de l'Ecole des Femmes & de l'Ecole des Maris. Que l'on me cite un ſeul exemple où l'honnêteté pure & ſimple ſoit tournée en ridicule, & je condamne la piéce au feu. Voyez ſi l'on rit aux dépens de Cléante dans le Tartuffe ; aux dépens de Chriſale dans les Femmes ſavantes ; aux dépens d'Angélique, dans le Malade imaginaire ; aux dépens d'Ariſte, dans l'Ecole des Maris ; aux dépens même de Madame Jourdain, dans le Bourgeois Gentilhomme. Qu'eſt-ce donc que Moliere a joué dans les honnêtes gens, ou plutôt dans les bonnes gens dont on ſe moque à ces ſpectacles ? L'aveugle prévention d'Orgon & de ſa mere pour un ſcélérat hypo-

crite ; la manie de l'érudition & du bel eſprit dans une ſociété d'honnêtes femmes à qui des pédans ont tourné la tête ; le foible d'un homme puſillanime pour une marâtre qu'il a donnée à ſes enfans, & qui n'attend que ſon dernier ſoupir pour s'enrichir de leur dépouille ; l'imbécille prétention de deux jaloux à ſe faire aimer de leurs pupiles en les tenant dans la captivité ; la ſotte ambition d'un Bourgeois de paſſer pour Gentilhomme en imitant les gens de Cour : voilà ſur quoi tombe le ridicule de ces Comédies. Eſt-ce là jouer la vertu, la ſimplicité, la bonté ? Je le demande au public qui ſait bien de quoi il s'amuſe ; je le demande à M. Rouſſeau lui-même, qui peut avoir ces tableaux auſſi préſens que moi.

Tous les vices que je viens de parcourir, ſont, comme l'on voit, ceux des dupes ; il n'eſt donc pas étonnant que Moliere oppoſe à ces perſonnages des fripons adroits & ſouvent heureux ; c'eſt ce qui rend ſes leçons utiles. Mais ces fripons eux-mêmes ont-ils jamais l'eſtime des Spectateurs ? Je m'en tiens à l'exemple que M. Rouſſeau a choiſi : c'eſt le Gentilhomme qui dupe M. Jourdain. „ Ce perſonnage, dit-il, eſt l'honnête homme de la piéce. „ Un homme donné ſans ménagement par Moliere pour un fourbe, pour un eſcroc, pour un flatteur, pour un vil complaiſant, & pour quelque choſe de pis encore, c'eſt l'honnête homme de la piéce ! Eſt-ce dans l'opinion de Moliere ? Il eſt évident que non. Eſt-ce dans l'opinion des Spectateurs ? En eſt-il un ſeul qui ne conçoive le plus profond mépris pour cet infâme caractere ? Eſt-ce dans l'opinion de M. Rouſſeau lui-même ? Je ne révoque pas en doute ſa ſincérité ; & je ne me plains

que de ſa mémoire : mais il eût été bon, je crois, d'avoir Moliere ſous les yeux en faiſant le procès à ſes piéces, afin de ne pas altérer la vérité dans un objet de toute autre conſéquence que le Sonnet du Miſantrope.

„ Quel eſt, ajoute M. Rouſſeau, quel eſt „ le plus criminel d'un payſan aſſez fou pour „ épouſer une Demoiſelle, ou d'une femme „ qui cherche à déshonorer ſon époux ? Que „ penſer d'une piéce où le parterre applaudit „ à l'infidélité, au menſonge, à l'impudence „ de celle-ci, & rit de la bêtiſe du manant „ puni ?

Que penſer de cette piéce ! Que c'eſt le plus terrible coup de fouet qu'on ait jamais donné à la vanité des méſalliances. Ce n'eſt point à l'intention de Moliere que je m'attache, car l'intention pourroit être bonne, & la piéce mauvaiſe ; je m'en rapporte à l'impreſſion qu'elle fait. De quoi s'agit-il dans Georges-Dandin ? De faire ſentir les conſéquences de la ſottiſe de ce Villageois : Moliere a donc peint ſes perſonnages d'après nature. Mais en expoſant à nos yeux le vice, l'a t'il rendu intéreſſant ? a-t'il donné un coup de pinceau pour l'adoucir & le colorer ? Lui, qui ſavoit ſi bien nuancer les caracteres, a-t'il ſeulement pris ſoin de rendre cette coquette ſéduiſante, & ſon complice intéreſſant ? Rien n'étoit plus facile ſans doute ; mais s'il eût affoibli le mépris qu'il devoit répandre ſur le vice, il ſe fût contredit lui même, il eût oublié ſon deſſein : c'eſt donc pour rendre ſa piéce morale, qu'il a peint de mauvaiſes mœurs ; & ceux qui lui en ont fait un reproche, ont confondu la décence avec les fonds des mœurs théâtrales. La décence eſt violée dans la comédie de Georges Dandin, comme dans la tragédie

de Théodore; mais ni l'une ni l'autre piéce n'eſt une leçon de mauvaiſes mœurs.

Si quelqu'un nous attache dans cette piéce, c'eſt Georges-Dandin lui-même, & on le plaint comme un bon homme, quoiqu'on en rie comme d'un ſot.

Ce qui a fait, je crois, que M. Rouſſeau s'eſt mépris ſur l'impreſſion de ces comédies, ce ſont les applaudiſſemens. Mais il nous ſuppoſe bien vicieux nous-mêmes, s'il nous accuſe d'approuver tout ce que nous applaudiſſons. Il a entendu applaudir à ces mots d'Atrée: „Reconnois-tu ce ſang?„ Et à ce vers de Cléopâtre:

Puiſſe naître de vous un fils qui me reſſemble.

Les Spectateurs, à ſon avis, adhérent-ils dans ce moment aux mœurs de Cléopâtre ou d'Atrée? C'eſt le génie, c'eſt l'art du Poëte qu'on admire & qu'on applaudit dans la peinture du crime, comme dans celle de la vertu. Que l'artifice d'un fourbe, que l'habileté d'un méchant, que toute ſituation qui met la ſottiſe & la fripponerie en évidence, ſoit applaudie au théâtre; ce n'eſt pas qu'on aime les fripons, mais c'eſt qu'on aime à les connoître: ce n'eſt pas qu'on mépriſe la bonté, l'honnêteté dans les dupes, mais ſeulement les travers ou les foibleſſes qui les font donner dans le piége, & dont on eſt ſoi même exempt. La preuve en eſt, que ſi le perſonnage dont on ſe joue eſt eſtimable, & que le tort qu'on lui fait devienne ſérieux, la plaiſanterie ceſſe, & l'indignation lui ſuccéde. On en voit l'exemple dans le cinquiéme acte du Tartuffe, ce chef-d'œuvre du théâtre comique, dont M. Rouſſeau ne dit pas un mot.

Il

Il eſt vrai que les valets fripons ſont communément du côté des perſonnages auxquels on s'intéreſſe. Il y a nombre de comédies dont les mœurs ſont répréhenſibles à cet égard : & quelques-unes même des piéces de Moliere peuvent être miſes dans cette claſſe ; mais ce n'eſt ni le Tartuffe, ni le Miſantrope, ni les Femmes ſavantes, ni aucune de ſes bonnes comédies, & l'on ne doit pas juger Moliere ſur les fourberies de Scapin. „ Il ſeroit d'autant „ moins juſte, c'eſt M. Rouſſeau qui parle, „ d'imputer à Moliere les erreurs de ſes modé- „ les & de ſon ſiécle, qu'il s'en eſt corrigé lui- „ même.

Mais venons au plus ſérieux, & voyons comment *les vices de caractere ſont l'inſtrument de ſon comique, & les défauts naturels, le ſujet.* Dans le Tartuffe, le ſujet du comique eſt la confiance obſtinée d'un honnête homme pour un ſcélérat. Cette confiance eſt-elle un défaut naturel ? Dans l'Ecole des Femmes & dans l'Ecole des Maris, le ſujet du comique eſt la prétention d'un Tuteur jaloux à s'aſſurer du cœur de ſa pupile par la gêne & la vigilance. Cet abus de l'autorité confiée eſt-il un défaut naturel ? En eſt-ce un dans l'Avare, que la manie de ſe priver ſoi-même & ſes enfans des beſoins d'une vie honnête, pour accumuler & enfouir des tréſors ? En eſt-ce un dans les Précieuſes & dans les Femmes Savantes, que la folie du bel eſprit, & la négligence des choſes utiles ? En eſt-ce un que l'aveugle prévention du Malade imaginaire pour ſa femme & ſon médecin ; que la ſotte vanité de Georges-Dandin & du Bourgeois Gentilhomme ; que le foible du Miſantrope pour une coquette qui le trompe ? & ſi la bonté, la ſimplicité naturelle de quelques-uns de ces per-

ſonnages eſt la cauſe du ridicule qu'ils ſe donnent, eſt-ce à la cauſe que Moliere l'attache? l'a t il confondue avec l'effet?

M. Rouſſeau peut me répondre que le public ne fait pas ces diſtinctions philoſophiques, & que le mépris attaché à l'effet rejaillit infailliblement ſur la cauſe. C'eſt de quoi je ne conviens point. Que l'on mette au théâtre un homme vertueux & ſimple ſans aucun de ces vices de dupe dont j'ai parlé, & que l'Auteur s'aviſe de le rendre le jouet de la ſcène, on verra ſi le parterre n'en ſera pas indigné. Qu'un valet ſe joue du vieil Euphémon ou du pere du Glorieux, je paſſe condamnation, s'il fait rire. Le comique de Moliere n'attaque donc pas des défauts naturels, mais des vices de caractere, la vanité, la crédulité, la foibleſſe, les prétentions déplacées, & rien de tout cela n'eſt incorrigible.

L'examen de l'Avare & du Miſantrope vont rendre plus ſenſible encore mon opinion ſur les mœurs du théâtre de Moliere.

„ C'eſt un grand vice, dit M. Rouſſeau, „ d'être avare & de prêter à uſure; mais n'en „ eſt-ce pas un plus grand encore à un fils „ de voler ſon pere, de lui manquer de reſ„ pect, de lui faire mille inſultans reproches, „ & quand ce pere irrité lui donne ſa malé„ diction, de répondre d'un air goguenard „ qu'il n'a que faire de ſes dons? Si la plai„ ſanterie eſt excellente, en eſt elle moins pu„ niſſable? & la piéce où l'on fait aimer le fils „ inſolent qui l'a faite, en eſt-elle moins une „ école de mauvaiſes mœurs?

Suppoſons que dans un Sermon l'Orateur dit à l'avare: vos enfans ſont vertueux, ſenſibles, reconnoiſſans, nés pour être votre conſolation, en leur refuſant tout, en vous défiant

d'eux, en les faiſant rougir du vice honteux qui vous domine, ſavez-vous ce que vous faites? Votre inflexible dureté laſſe & rebute leur tendreſſe. Ils ont beau ſe ſouvenir que vous êtes leur pere; ſi vous oubliez qu'ils ſont vos enfans, le vice l'emportera ſur la vertu, & le mépris dont vous vous chargez, étouffera le reſpect qu'ils vous doivent. Réduits à l'alternative, ou de manquer de tout, ou d'anticiper ſur votre héritage par des reſſources ruineuſes, ils diſſiperont en uſure ce qu'en uſure vous accumulez; leurs valets ſe ligueront pour dérober à votre avarice les ſecours que vos enfans n'ont pu obtenir de votre amour. La diſſipation & le larcin ſeront le fruit de vos épargnes, & vos enfans devenus vicieux par votre faute & pour votre ſupplice, ſeront encore intéreſſans pour le public que vous révoltez.

Je demande à M. Rouſſeau ſi cette leçon ſeroit ſcandaleuſe? Hé bien, ce qu'annonceroit l'Orateur, le Poëte ne feroit que le peindre, & la comédie de Moliere n'eſt autre choſe que cette morale en action. Ni l'Orateur, ni le Poëte ne veulent encourager par-là les enfans à manquer à ce qu'ils doivent à leur pere; mais tous les deux veulent apprendre aux peres à ne pas mettre à cette cruelle épreuve la vertu de leurs enfans. Paſſons aux mœurs du Miſantrope, que M. Rouſſeau a choiſi par préférence comme le chef-d'œuvre de Moliere.

„ Je trouve, dit-il, que cette piéce nous „ découvre mieux qu'aucune autre la véritable „ vûe dans laquelle Moliere a compoſé ſon „ théâtre, & nous peut mieux faire juger de „ ſes vrais effets. Ayant à plaire au public, „ il a conſulté le goût le plus général de ceux

„ qui le compoſent. Sur ce goût il s'eſt for-
„ mé un modéle, & ſur ce modéle un ta-
„ bleau des défauts contraires dans lequel il a
„ pris ſes caracteres comiques, & dont il a
„ diſtribué les divers traits dans ſes piéces.

Arrêtons nous un moment à cette théorie générale. Moliere, en conſultant ſon ſiécle, a donc vû qu'un uſage honnête de ſes biens étoit du goût général, & il a attaqué l'avarice; qu'on aimoit à voir chacun ſe tenir dans ſon état, & il a joué le Bourgeois Gentilhomme; qu'une femme occupée modeſtement de ſes devoirs étoit une femme eſtimée, & il a jetté du mépris ſur les précieuſes & les Savantes; qu'une piété ſimple & ſincere inſpiroit le reſpect, & il a démaſqué le Tartuffe; que la gêne & la violence dans le choix d'un époux étoit une tyrannie odieuſe, & il a fait de deux tuteurs le jouet de deux amans. Que M. Rouſſeau me diſe où eſt le mal, & en quoi le goût du ſiécle a nui aux mœurs du théâtre de Moliere?

Je ſens bien que tous les ridicules dont Moliere s'eſt joué, ne ſont pas ce que j'ai entendu par les vices des fripons. Mais il eſt des vices qui ne nuiſent qu'à nous, & que j'appelle les vices des dupes. C'eſt, comme je l'ai dit, de cette derniere eſpece de vices que Moliere a voulu nous guérir. Il ſavoit bien, ce philoſophe, qu'on ne corrigeoit pas un fripon, & que ce n'étoit qu'en le dénonçant qu'on pouvoit le déconcerter. Allez perſuader à un Charlatan de ne pas tromper le peuple, vous y perdrez votre éloquence. C'eſt au peuple qu'il faut apprendre à ſe défier du Charlatan. Voilà, ſelon moi, tout l'art de Moliere, & je ne conçois rien de plus utile aux mœurs.

„ Mais, reprend M. Rouſſeau, voulant ex-
„ poſer à la riſée publique tous les défauts
„ oppoſés aux qualités de l'homme aimable,
„ de l'homme de ſociété ; après avoir joué
„ tant d'autres ridicules, il lui reſtoit à jouer
„ celui que le monde pardonne le moins, le
„ ridicule de la vertu. C'eſt ce qu'il a fait dans
„ le Miſantrope. Vous ne ſauriez me nier deux
„ choſes, ajoute le Cenſeur du théâtre : l'une,
„ qu'Alceſte dans cette piece, eſt un homme
„ droit, ſincere, eſtimable, un véritable hom-
„ me de bien ; l'autre, que l'auteur lui donne
„ un perſonnage ridicule.

Vous ne ſauriez me nier deux choſes ; diraije à mon tour à M. Rouſſeau ; l'une, qu'Alceſte eſt un homme paſſionné, violent, inſociable ; l'autre que dans ſa vertu Moliere n'a repris que l'excès. Vous donnez à Moliere le projet d'un ſcélérat, & je trouve dans ſon ouvrage le deſſein du plus honnête homme. Il ſeroit malheureux pour vous que la raiſon fût de mon côté.

Imaginons pour un moment qu'un Auteur dans un ſeul ouvrage ait voulu attaquer tous les vices de ſon ſiécle, & mettre le fléau de la ſatyre dans la main de l'un de ſes Acteurs. Quel perſonnage a t'il dû choiſir ? Un ſage accompli ? Non : le ſage eſt indulgent & modéré. L'étude qu'il a faite de lui-même l'a rendu modeſte & compatiſſant. Il hait le crime, déplore l'erreur, aime la bonté, reſpecte la vertu, & regarde les vices répandus dans la ſociété, comme un poiſon qui circule dans le ſein de la nature humaine. S'il y applique quelque remède, ce n'eſt ni le fer, ni le feu. Il ſait que le malade eſt foible, inquiet, difficile, & qu'il faut gagner ſa confiance pour obtenir ſa docilité. Il parle aux hommes com-

me un pere, & non comme un juge : la douceur ſe peint dans ſes yeux, la perſuaſion coule de ſes lévres ; mais le plaiſir délicat de l'entendre n'étoit pas un attrait pour la multitude. Le ſage au théâtre eût paru froid & n'eût point attiré la foule. Un homme vertueux, plus ſévére & plus véhément, ſans aucun travers, ſans aucune foibleſſe, eût indiſpoſé tous les eſprits. On n'amuſe point ceux qu'on humilie. Le Miſantrope exempt du ridicule, ſeroit tombé : M. Rouſſeau l'avouera lui-même. Il a donc fallu avoir égard au vice le plus commun, je ne dis pas de ſon ſiécle & de ſon pays, mais de tous les lieux & de tous les temps, c'eſt-à-dire, à la malignité qui prend ſa ſource dans l'amour-propre, & rendre le Cenſeur ridicule par quelqu'endroit, pour conſoler à ſes dépens ceux qu'humilieroit la cenſure. Mais ce ridicule, en amuſant le peuple, ne devoit pas affoiblir l'autorité de la vertu ; & le comble de l'art étoit de compoſer un caractere à la fois reſpectable & riſible : qualité qui ſemble s'exclure & que Moliere a ſû concilier. Tel a été ſon deſſein en compoſant ce bel ouvrage. Ceci n'eſt pas une ſubtilité vaine, c'eſt l'effet que tout le monde éprouve. On adore le fond du caractere du Miſantrope : ſa droiture, ſa candeur, ſa ſenſibilité inſpirent la vénération. Ah ! Moliere ! que n'ai-je le bonheur de reſſembler à cet honnête homme ! s'écrioit M. le Duc de Montauſier. Moliere auroit donc bien manqué ſon coup, s'il eût voulu rendre la vertu, ridicule, Mais cette même probité s'irrite, paſſe les bornes & tombe dans l'excès. Le Miſantrope déraiſonne & devient ridicule, non pas dans ſa vertu, mais dans l'excès où elle donne. Ecoutez ce dialogue :

ous voulez un grand mal à la nature humaine !
ui , j'ai conçu pour elle une effroyable haine.
ous les pauvres mortels , ſans nulle exception ,
eront enveloppés dans cette averſion !
ncor en eſt-il bien dans le ſiécle où nous ſommes.
on , elle eſt générale, & je hais tous les hommes.

C'eſt de cet emportement que l'on rit : le Miſantrope a beau le motiver, ce ne peut être qu'un accès d'humeur ; car au fond la haine qu'il a conçue pour les méchans n'eſt fondée que ſur ſon amour pour les gens de bien, & ſur la ſuppoſition qu'il en reſte encore.

„ S'il n'y avoit ni fripons , ni flatteurs , dit M. „ Rouſſeau , le Miſantrope aimeroit tout le „ monde.

Mais s'il n'y avoit pas des gens de bien, des gens ſinceres, il n'auroit plus aucun ſujet de haïr ni les flatteurs, ni les fripons.

On vient de lui dire des vers qu'il a trouvés mauvais ; il le fait entendre avec ménagement ; il le dit enfin avec pleine franchiſe ? ſes amis lui reprochent ſa ſincérité ; c'eſt alors qu'il devient extrême.

Je lui ſoutiendrai moi, que ſes vers ſont mauvais ,
Et qu'un homme *eſt pendable* après les avoir faits.

Comme on ne s'attend pas à ces traits, & qu'ils conſolent la vanité humiliée ; on en rit d'un plaiſir malin cauſé par la ſurpriſe , mais ſans que le mépris s'en mêle ; & l'on ſemble dire au Miſantrope : *He bien , Cenſeur qui vous croyez ſi ſage , vous vous paſſionnez donc auſſi , vous déraiſonnez comme un autre* ?

M. Rouſſeau ſe trompe ſur les circonſtances qui , dans la premiere ſcéne , peuvent rendre naturel l'emportement du Miſantrope ;

mais il me ſuffit qu'il avoue que cet emportement fait dire au Miſantrope plus qu'il ne penſe de ſang froid ; c'eſt de cette colere exaltée, de cette humeur qui déborde, de cette impatience pouſſée à bout par le calme de Philinte, que Moliere a plaiſanté. Ce n'eſt donc pas le ridicule de la vertu qu'il a voulu jouer ; mais un ridicule qui accompagne quelquefois la vertu, & qui naît de la même ſource, une fougue qui l'emporte au-delà de ſes limites, une âpreté qui la rend inſociable, une extrême ſévérité qui nous fait des crimes de tout, un zéle inflammable que la contradiction & les obſtacles font dégénérer en fureur : voilà ce que Moliere attaque dans le Miſantrope ; & pour le ramener aux ſentimens de l'humanité compatiſſante, il lui fait voir qu'il eſt homme lui-même, & qu'il peut être comme nous, le jouet de ſes paſſions.

Mais pour juſtifier le deſſein de Moliere, j'ai un témoignage auquel M. Rouſſeau ne peut ſe refuſer : voici ce que je viens de lire.

„ Dans toutes les autres piéces de Moliere, „ le perſonnage ridicule eſt toujours haïſſable „ ou mépriſable ; dans celle-ci, quoique Al„ ceſte ait des défauts réels dont on n'a pas „ tort de rire, on ſent pourtant au fond du „ cœur un reſpect pour lui, dont on ne peut „ ſe défendre.... Moliere étoit perſonnelle„ ment honnête homme, & jamais le pinceau „ d'un honnête homme ne ſut couvrir de „ couleurs odieuſes les traits de la droiture „ & de la probité. Il y a plus, Moliere a mis „ dans la bouche d'Alceſte un ſi grand nom„ bre de ſes propres maximes, que pluſieurs „ ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui„ même.

Confrontons ce témoignage avec le ſentiment de M. Rouſſeau. Ayant

„ Ayant à plaire au public, Moliere a consulté le goût le plus général... Après avoir joué tant d'autres ridicules, il lui reſtoit à jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu : c'eſt ce qu'il a fait dans le Miſantrope.

Il eſt évident que l'une de ces deux opinions eſt fauſſe ; car ſi Moliere, pour plaire ſon ſiécle, a voulu tourner la vertu en ridicule, un ſi lâche adulateur du vice n'étoit en moins qu'un honnête homme ; s'il a voulu peindre lui-même dans Alceſte, il n'a pas étendu s'expoſer à la riſée du public ; s'il it aimer & reſpecter ce caractere ſans le ouloir, & en dépit de ſon art, le ridicule : la vertu n'eſt donc pas celui que le monde ırdonne le moins. Que M. Rouſſeau accor-:, s'il le peut, ſon opinion, avec l'autorité ue je lui ai oppoſée ; ſon contradicteur, c'eſt i-même.

Le deſſein de Moliere a donc été, en com-ɔſant le caractere du Miſantrope, de ſe ſer-r de ſa vertu comme d'un exemple, & de ſon ımeur comme d'un fléau. Voilà le vrai, tout monde le ſent.

Il lui a donné pour ami, non pas „ un de ces honnêtes gens du grand monde, dont les maximes reſſemblent beaucoup à celles des fripons ; non pas un de ces gens ſi doux, ſi modérés, qui trouvent toujours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux ; „ mais un de ces gens qui, mant le bien & condamnant le mal, ſe contentent de pratiquer l'un & d'éviter l'autre ; i ne ſe croyent ni aſſez de vertu, ni aſſez autorité pour s'ériger en cenſeurs publics, faire le procès à la nature humaine ; qui, is être complices ni partiſans des vices deſ-

tructeurs de l'ordre, tolérent les défauts ménagent les foibleſſes, flatent les vaines prétentions, paſſent légérement ſur les épines de la ſociété, & s'épargnent les chagrins & les dégoûts d'un déchaînement inutile.

Un honnête homme eſt celui qui remplit fidélement les devoirs de ſon état, & ce n'eſt le devoir d'aucun particulier d'exercer la police du monde. Il eſt vrai que Philinte, ſoit manque de goût, ſoit excès de politeſſe, loue des vers qui ne valent rien ; mais tout menſonge n'eſt pas un crime ; c'eſt l'importance du mal qui en fait la gravité. Je ne ſais même ſi, dans la morale la plus auſtere, il ne vaut pas mieux flatter un homme ſur une bagatelle, que de s'expoſer, par une ſincérité qui l'offenſe, à ſe couper la gorge avec lui.

Du reſte, ſi Moliere eût fait un vicieux du Miſantrope, il lui eût donné pour contraſte un modéle de vertu ; mais comme il n'en fait qu'un homme inſociable, c'eſt un modéle de complaiſance & d'égards qu'il a dû lui oppoſer. Philinte n'eſt donc pas le ſage de la piéce, mais ſeulement l'homme du monde : ſon ſang froid donne du relief à la fougue du Miſantrope ; & quoique l'un de ces contraſtes faſſe rire aux dépens de l'autre, l'avantage & l'aſcendant que Moliere donne à Alceſte ſur Philinte, prouve bien qu'il lui deſtinoit la premiere place dans l'eſtime des ſpectateurs.

„ Le tort de Moliere, n'eſt pas, ſelon M. „ Rouſſeau, d'avoir fait du Miſantrope un „ homme colere & bilieux, mais de lui avoir „ donné des fureurs puériles ſur des ſujets qui „ ne doivent pas l'émouvoir. Le caractere du „ Miſantrope n'eſt pas en la diſpoſition du Poë- „ te ; il eſt déterminé par la nature de ſa paſſion „ dominante : cette paſſion eſt une violente

haine du vice, née d'un amour ardent pour la vertu, & aigrie par le ſpectacle continuel de la méchanceté des hommes ; il n'y a donc qu'une ame grande & noble qui en ſoit ſuſceptible... Cette contemplation continuelle des déſordres de la ſociété le détache de lui-même pour fixer ſon attention ſur le genre-humain. Qu'il s'emporte ſur tous les déſordres dont il n'eſt que le témoin.... mais qu'il ſoit froid ſur celui qui ne s'adreſſe qu'à lui ; qu'une femme fauſſe le trahiſſe, que d'indignes amis le déshonorent, que de foibles amis l'abandonnent, il doit le ſouffrir ſans en murmurer ; il connoît les hommes. Si ces diſtinctions ſont juſtes, Moliere a mal fait le Miſantrope. Penſe-t'on que ce ſoit par erreur ? non ſans doute : mais voilà par où le déſir de faire rire aux dépens du perſonnage l'a forcé de le dégrader contre *la vérité* du caractère.

Si M. Rouſſeau parle d'une vérité métaphyſique, je ne lui diſpute rien ; chacun ſe fait ſes idées comme il lui plaît. Le Miſantrope métaphyſique eſt donc, ſi l'on veut, un être naturel qui aime tous les hommes, excepté ſeul, qui prend feu ſur les injuſtices qu'ils trouvent, & qui eſt de glace pour celles qu'il eſſuie lui-même ; qui combat tous les vices, hormis ceux qui lui nuiſent ; auquel un petit mal qui lui eſt étranger, peut donner *une très-grande colere*, & qui n'eſt point ému par un très-grand mal qui lui eſt perſonnel. Mais Moliere n'a pas voulu peindre un perſonnage métaphyſique. Le Miſantrope, tel qu'il l'a vu dans la nature, ſe comprend au moins dans le nombre des hommes qu'il aime ; il ne donne pas dans l'abſurde inconſéquence de regarder comme *des inclinations baſſes* le ſoin de ſon

honneur, de ſa renommée, de ſon repos, de ſa fortune, en un mot de ces mêmes biens auxquels il ne peut ſouffrir que l'on porte atteinte dans ſes ſemblables ; il n'a point une ame ſenſible pour eux, & une ame impaſſible pour lui ; & cette trempe de caractere qui reçoit de ſi vives impreſſions des plaies faites à l'humanité, n'eſt pas impénétrable aux traits qui ſont lancés contre lui-même. Je crois bien que le courage & la force étouffent ſes plaintes quelquefois ; mais enfin l'*homme eſt toujours homme*. Moliere a donc très-bien pris, je ne dis pas le caractere idéal, mais le caractere réel du Miſantrope, tel qu'il le voyoit dans le monde, & qu'il vouloit le corriger.

J'avouerai même que je ne conçois pas le Miſantrope de M. Rouſſeau. Si la connoiſſance qu'il a des hommes doit l'avoir préparé aux trahiſons de ſa maîtreſſe, aux outrages & à l'abandon de ſes amis, à l'iniquité de ſes juges, il doit donc être ſérieuſement convaincu que tous les hommes ſont perfides & méchans ; & cela poſé, il doit n'aimer perſonne. Comment eſt-il donc ſi touché des déſordres d'un monde où il n'aime rien ? Il hait le vice, il aime la vertu ; mais le vice & la vertu ne ſont rien de réel que relativement aux hommes. Que lui importe la guerre des vautours ſi la ſociété n'a plus de colombes ?

Dira-t'on que le Miſantrope aime les hommes quels qu'ils ſoient, & ne hait en eux que le vice ? C'eſt le caractere du ſage tel que je l'ai peint ; mais ce n'eſt pas le caractere du Miſantrope. Celui-ci enveloppe dans ſa haine, & le vice & le vicieux ; il déteſte dans les méchans les ennemis des gens de bien, mais s'il eſt perſuadé qu'il y a des gens de bien dans le monde, il eſt naturel qu'il ait cette opinion

de ſes juges, de ſes amis, de ſa maîtreſſe ; & lorſque l'iniquité, la perfidie, la trahiſon qu'il en éprouve, le tirent de cette douce erreur, il doit en être d'autant plus affecté, que ces coups rompent les derniers liens qui l'attachoient à ſes ſemblables.

Le Miſantrope, que rien de perſonnel ne touche, & qui ſe paſſionne ſur tout ce qui lui eſt étranger, eſt donc, ſelon moi, un être fantaſtique ; & Moliere, pour rendre le ſien d'après nature, a dû le peindre comme il a fait. Au reſte, que l'on ſe rappelle la poſition de ce perſonnage, il accable ſon ami de reproches, humilie Oronte, apoſtrophe les Marquis, & leur impoſe ſilence, confond & refuſe Celimene, domine d'un bout de la piéce à l'autre, efface tout, n'eſt jamais effacé, & ſort du théâtre, ennemi de la nature entiere, autant admiré qu'applaudi. Voilà donc le perſonnage que Moliere a voulu humilier, pour flatter le goût de ſon ſiécle. Si Moliere a prétendu faire briller Philinte aux dépens d'Alceſte, jamais Auteur, j'oſe le dire, n'a été plus mal adroit.

Philinte a loué la chûte du ſonnet d'Oronte. Le Miſantrope indigné, lui dit.

La peſte de ta chûte, empoiſonneur au diable.
En euſſes-tu fait une à te caſſer le nez.

M. Rouſſeau déſaprouve avec raiſon ce jeu de mots, & il s'écrie : *Et voilà comme on avilit la vertu* ! Je n'ai qu'à citer du même rôle cinq cens des plus beaux vers & des plus applaudis qu'on ait jamais faits, & à m'écrier à mon tour : *Et voilà comme on honore la vertu* ! Eſt-il poſſible que d'un frivole jeu de mots qui, dans la vivacité, peut échapper à tout le

monde, on tire une conſéquence déshonorante pour la mémoire d'un homme qu'on fait profeſſion d'admirer ?

„ On voit Alceſte tergiverſer & uſer de dé-
„ tour pour dire ſon avis à Oronte. Ce n'eſt
„ point là le Miſantrope, dit M. Rouſſeau ;
„ c'eſt un honnête-homme du monde qui ſe
„ fait peine de tromper celui qui le conſulte.
„ La force du caractere vouloit qu'il lui dît
„ bruſquement : Votre Sonnet ne vaut rien,
„ jettez le au feu ; mais cela auroit ôté le cô-
„ mique qui naît de l'embarras du Miſantro-
„ pe, & de ſes *je ne dis pas cela*, répétés,
„ qui pourtant ne ſont au fond que des men-
„ ſonges.

Les *je ne dis pas cela*, ſont très-plaiſans ; mais ce n'eſt point aux dépens du Miſantrope qu'ils font rire : du reſte il ne faut que ſavoir diſtinguer la groſſiéreté de la franchiſe pour juſtifier cette réticence. M. Rouſſeau ſait bien que le menſonge n'eſt pas dans les mots ; & il me ſeroit aiſé de lui prouver, par ſon propre exemple, que, ſans déguiſer la vérité, on peut la couvrir d'un voile modeſte. Le Miſantrope répéte à Oronte : *je ne dis pas cela* : ſi Philinte lui demandoit : *Hé que dis-tu donc, traître* ? la réponſe ſeroit facile : *Je ne ſuis point traître, je me fais entendre, je dis ce qu'exige l'honnêteté, & ce que permet la bienſéance.*

M. Rouſſeau demande *juſqu'où peuvent aller les ménagemens d'un homme vrai* ? Je lui réponds, *excluſivement juſqu'à l'équivoque.* Suivant ſes principes ; le Miſantrope doit n'uſer d'aucun détour, & dire crûment tout ce qu'il penſe ; mais ſi Moliere eût voulu mettre un tel perſonnage ſur la ſcéne, il l'eût pris au fond des forêts.

Il eſt inutile de donner au Théâtre les leçons d'une morale outrée, qu'il ne ſeroit ni poſſible, ni honnête de pratiquer dans le monde, où l'on peut très-bien, quoiqu'en diſe M. Rouſſeau, n'être ni fourbe, ni brutal. Moliere n'a donc pas prétendu ni pu prétendre dégrader la vérité & la vertu, en les faiſant un peu moins farouche que M. Rouſſeau ne l'exige; & franchement il n'y a qu'un Philoſophe qui regrette le tems où l'homme marchoit à quatre pattes, qui puiſſe trouver le Miſantrope de Moliere trop doux & trop civiliſé. M. Rouſſeau dit lui-même de ce perſonnage: „ L'intérêt de l'Auteur eſt bien de le rendre „ ridicule, mais non pas fou; & c'eſt ce qu'il „ paroîtroit aux yeux du public, s'il étoit „ tout-à-fait ſage.

Après l'eſquiſſe que j'ai tracée du caractere du ſage tel que je le conçois, il eſt inutile d'ajouter que le Miſantrope de M. Rouſſeau n'eſt pas digne à mes yeux de ce titre: il eſt plus inutile encore de refuter ſa concluſion contre la morale du Miſantrope & de tout le Théâtre de Moliere. Si les principes ſont détruits, la conſéquence tombe d'elle-même.

Je ſuis convenu avec M. Rouſſeau qu'il reſtoit encore au Théâtre François des comédies répréhenſibles du côté des mœurs; & quoiqu'elles ſoient d'un ton ſi bas & d'un ſi mauvais goût, que n'ayant rien de ſéduiſant elles me ſemblent peu dangereuſes; quoique je ſois très éloigné de regarder tous ceux qui rient du teſtament de Criſpin comme des fripons dans l'ame; il ſeroit bon, je l'avoue, de bannir ce comique mépriſable d'un Théâtre qui doit être l'école de l'honnêteté.

Mais que ces défauts „ ſoient tellement in- „ hérens à ce Théâtre, qu'en voulant les en

„ ôter, on le défigure “, c'eſt de quoi je ne puis convenir ; & je crois avoir bien prouvé, que ſans les filoux & les femmes perdues, Moliere a fait d'excellentes Comédies. Ainſi, quand il ſeroit vrai que les piéces modernes, *plus épurées*, n'auroient plus de vrai comique, & qu'*en inſtruiſant beaucoup, elles ennuiroient encore d'avantage*, la pureté des mœurs n'en ſeroit pas la cauſe. Les mœurs du Glorieux, de la Métromanie, de l'Enfant prodigue, des Déhors trompeurs, du Méchant, ſont épurées, & je ne puis croire que M. Rouſſeau les compare à d'ennuyeux Sermons. Quelles ſont les piéces morales qui nous ennuient ? Celles dont les peintures ſont froides, les vers lâches, le coloris foible, les ſentimens fades, l'intrigue languiſſante, les caracteres mal deſſinés ; celles en deux mots, dont le comique manque de ſel, ou le ſérieux de pathétique.

Le vice n'eſt donc pas inhérent aux mœurs de la ſcene comique-françoiſe, à moins que l'amour, comme le prétend M. Rouſſeau, ne ſoit même dans les perſonnages vertueux, un exemple vicieux au théâtre.

Que tout ce qui reſpire la licence, que tout ce qui bleſſe l'honnêteté ſoit condamné dans la peinture de l'amour, il n'eſt perſonne qui n'y ſouſcrive. Mais ce n'eſt point là ce que M. Rouſſeau reproche à la ſcene françoiſe; c'eſt l'amour décent, l'amour vertueux qu'il y attaque.

„ Ce qui acheve de rendre ſes images dan-
„ gereuſes, c'eſt, dit-il, qu'on ne le voit ja-
„ mais régner ſur la ſcene qu'entre des ames
„ honnêtes.... Les qualités de l'objet ne l'ac-
„ compagnent point juſqu'au cœur ; ce qui
„ le rend ſenſible, intéreſſant, s'efface... Les
„ impreſſions vertueuſes en déguiſent le dan-
„ ger, & donnent à ce ſentiment trompeur

„ un nouvel attrait, par lequel il perd ceux „ qui s'y livrent... En admirant l'amour hon- „ nête, on ſe livre à l'amour criminel.

Telle eſt l'opinion de M. Rouſſeau. Voyons comment il la développe.

„ Les Auteurs concourent à l'envie pour l'u- „ tilité publique à donner une nouvelle éner- „ gie & un nouveau coloris à cette paſſion „ dangereuſe ; & depuis Moliere & Corneille, „ on ne voit plus réuſſir au théâtre que des „ Romans, ſous le nom de piéces dramatiques.

Athalie, Mérope, l'Orphelin de la Chine, Iphigénie en Tauride ont réuſſi. Eſt-ce l'amour qui en fait le ſuccès ? Mais paſſons ſur ces propoſitions incidentes, & accordons à M. Rouſſeau que Britannicus, Alzire, Inès, & toutes les tragédies où régne l'amour, ſont des Romans, ſans lui demander ce qu'il entend par des piéces dramatiques, ſi de tels Romans n'en ſont pas. Une action réguliere & intéreſſante, où l'une des plus violentes paſſions de la nature tient ſans ceſſe l'ame des Spectateurs agitée entre la crainte & la pitié, ſera donc ce qu'il lui plaira. Mais ſi l'Amour y eſt peint comme il doit l'être, terrible & funeſte dans ſes excès, reſpectable & touchant dans ce qu'il a d'honnête, de vertueux, d'héroïque, ce tableau de l'Amour ſera une leçon morale, ſans en excepter Zaïre qui meurt, non pas victime de l'Amour, mais victime de ſon devoir & des fureurs de la jalouſie ; ſans en excepter Bérénice qui ſeroit tombée, quoi qu'en diſe M. Rouſſeau, ſi Titus ſacrifioit l'orgueil des Romains, tout injuſte qu'il nous ſemble, au tendre & vertueux amour que nous reſſentons avec lui.

Comme le ſentiment de l'amour n'eſt pas toujours violent & paſſionné, qu'il ſe modifie

ſelon les caracteres, que les épreuves en ſont plus ou moins pénibles, ſuivant la ſituation des perſonnages, & les intérêts qui lui ſont oppoſés; comme ce ſentiment le plus naturel, le plus familier dans tous les états, eſt auſſi le plus propre à développer les vices, & à mettre le ridicule en jeu, la Comédie l'a pris dans la peinture de la vie commune, tantôt pour objet principal, & tantôt pour premier mobile. Voilà comment & pourquoi l'amour a été introduit ſur nos deux Théâtres : eſt-ce un bien, eſt-ce un mal pour les mœurs? C'eſt ce qui reſte à examiner.

L'uſage des Anciens eſt un préjugé contre nous; mais par-tout & dans tous les temps le Théâtre a dû ſuivre les conſtitutions nationales. Chez les Grecs, la Tragédie étoit une leçon politique: chez nous, elle eſt une leçon morale, & ne peut ni ne doit avoir rapport à l'adminiſtration de l'Etat. Il n'eſt donc pas étonnant que l'amour qui n'avoit rien de commun avec le gouvernement d'Athènes, n'y fût point admis au Théâtre; & que ce même ſentiment qui eſt d'un ſi grand poids dans nos mœurs ſoit devenu le premier reſſort de la ſcéne tragique françoiſe.

Une différence non moins ſenſible dans les mœurs de la ſociété, dont la Comédie eſt le tableau, y a fait ſubſtituer des femmes libres & honnêtes aux eſclaves & aux courtiſanes des comiques Grecs & Romains. Mais comment M. Rouſſeau trouveroit-il les honnêtes femmes placées au Théâtre? Il trouve même indécent qu'elles ſoient admiſes dans la ſociété.

„ Les Anciens, dit-il, avoient en général un „ très-grand reſpect pour les femmes; mais ils „ marquoient ce reſpect en s'abſtenant de les „ expoſer au jugement du public, & croyoient

» honorer leur modeſtie, en ſe taiſant ſur leurs » autres vertus. Chez nous, au contraire, la » femme la plus eſtimée eſt celle qui fait le plus » de bruit, qui parle le plus, qu'on voit le » plus dans le monde, &c.

Il me ſemble que M. Rouſſeau n'a ni compté ni peſé les voix; & après tout, ces paralléles vagues, ces tableaux de fantaiſie ne prouvent que l'art & le talent du Peintre. Conſidérons les choſes en elles-mêmes, & tâchons d'y ſaiſir le vrai.

Dans tous les Etats où les citoyens ſont admis à l'adminiſtration de la République, il eſt naturel que les femmes ſoient éloignées de la ſocié é des hommes, & reléguées dans l'obſcurité. La guerre, les conſeils, les négociations, le commerce, les fonctions pénibles du gouvernement élévent l'orgueil des hommes au-deſſus des ſoins de la galanterie & des inquiétudes de l'amour. Comme ils ont ſeuls la ſageſſe de délibérer; & jaloux du droit de gouverner, ils n'y inſtruiſent que leurs ſemblables.

Pour expliquer comment les femmes ont été d'abord éloignées de l'adminiſtration des Etats, il n'eſt donc pas beſoin d'attribuer aux hommes un ſavoir & des talens qui leur ſoient propres: il ſuffit de remonter à l'inſtitution des gouvernemens. La premiere concurrence pour l'autorité fut décidée à coups de poing; la ſeconde, à coups de maſſue: enſuite vinrent la hache & l'épée: & dans cette maniere de régler les droits, il eſt clair que les femmes n'avoient rien à prétendre. Or, comme dans un Etat républicain tout homme participe au gouvernement, ou aſpire à y participer, notre ſexe y conſerve avec ſoin ſon ancienne prérogative.

Mais dans un pays où les citoyens, ſous l'autorité d'un Monarque, & ſous la tutelle des loix, ne tiennent à la conſtitution politique que par le droit de propriété, & par le tribut d'obéiſſance, où perſonne n'influe ſur l'adminiſtration de l'Etat, qu'autant qu'il y eſt appellé; où l'homme privé ne peut rien; où chacun vit pour ſoi & pour un certain nombre de ſes ſemblables, ſelon ſes affections plus ou moins étendues, ſans autre ſoin que de contribuer, autant qu'il eſt en lui, aux douceurs de la ſociété: dans cet Etat, dis-je, il eſt naturel que les femmes ſoient admiſes à ce concours paiſible de devoirs officieux, pour y établir l'harmonie, pour adoucir les mœurs des hommes naturellement féroces, pour tempérer en eux cette indocilité ſuperbe qui s'indigne du frein des loix; en un mot, pour cultiver & nourrir dans leur ame l'amour de la paix & de l'ordre, qui eſt la vertu de leur condition.

Il ſeroit mieux peut être que chacun, avec ſa compagne, vécut dans ſa maiſon au milieu de ſes enfans: mais ces mœurs ne peuvent ſubſiſter que chez un peuple attaché au travail par le beſoin. La richeſſe invite à l'oiſiveté; celle-ci à la diſſipation: le cercle de la ſociété s'étend, & les hommes y appellent les femmes. Mahomet, pour engager les Muſulmans à vivre chacun chez ſoi, fut obligé de leur donner un ſerrail, & de leur en confier la garde. Ailleurs la jalouſie tient les femmes captives; mais les mœurs en ſont plus farouches ſans être plus pures, & il vaut encore mieux ſe diſputer le cœur des femmes à coups d'œil, qu'à coups de poignard.

Cependant les hommages que nous leur rendons nous dégradent, nous aviliſſent aux yeux

de M. Rouſſeau; & c'eſt-là ſur-tout ce qui cauſe ſon déchaînement contre les piéces de théâtre où l'amour domine.

„ L'amour eſt le régne des femmes, dit-il; „ un effet naturel de ces ſortes de piéces, eſt „ donc d'étendre l'empire du ſexe. Penſez-„ vous, Monſieur, (demande-t'il à M. d'Alem-„ bert) que cet ordre ſoit ſans inconvénient, „ & qu'en augmentant avec tant de ſoin l'aſ-„ cendant des femmes, les hommes en ſoient „ mieux gouvernés? Il peut y avoir, pour-„ ſuit-il, dans le monde, quelques femmes „ dignes d'être écoutées d'un honnête homme; „ mais eſt-ce d'elles en général qu'il doit „ prendre conſeil; & n'y auroit-il aucun „ moyen d'honorer leur ſexe ſans avilir le nô-„ tre!

Prendre conſeil d'une femme, c'eſt avilir notre ſexe! Il eſt donc bien établi dans l'opinion d'un Philoſophe, que la ſupériorité nous eſt acquiſe en fait de prudence? Je le ſouhaite, mais j'en doute encore.

„ Le plus charmant objet de la Nature, le „ plus digne d'émouvoir un cœur ſenſible & „ de le porter au bien, eſt, je l'avoue, une „ femme aimable & vertueuſe; mais cet objet „ céleſte où ſe cache-t'il?

M. Rouſſeau, ſelon ſes principes, trouve ſi peu d'hommes de bien! Il n'eſt pas étonnant qu'il trouve ſi peu de femmes vertueuſes, ſur-tout d'après les mœurs des peuples qui vivoient il y a trois mille ans.

„ Il n'y a pas de bonnes mœurs pour les „ femmes, hors d'une vie retirée & domeſti-„ que.... Rechercher les regards des hommes, „ c'eſt déjà s'en laiſſer corrompre, & toute „ femme qui ſe montre, ſe déshonore..... „ Une femme hors de ſa maiſon, perd ſon

„ luſtre & dépouillée de ſes vrâis ornemens, „ elle ſe montre avec indécence.

Or, chez nous toutes les femmes ſe montrent ; elles ſont donc toutes déshonorées : toutes celles qui ont de la beauté ſont bien aiſes qu'on s'en apperçoive ; les voilà donc déjà corrompues : aucune d'elles ne ſe renferme dans l'intérieur de ſon domeſtique ; il n'y a donc pas de bonnes mœurs pour elles. Delà nos feſtins, nos promenades, nos aſſemblées, ainſi que le bal que M. Rouſſeau veut inſtituer à Genève, ſont les rendez vous du déshonneur, & les ſources de la corruption. En un mot, toute femme qui s'expoſe en public eſt une femme ſans pudeur ; la perte de la pudeur entraîne celle de l'honnêteté, qui eſt l'ame des bonnes mœurs : nos femmes vivent en public, elles n'ont par conſéquent ni pudeur, ni honnêteté, ni vertu. Le raiſonnement eſt ſimple, & il n'en falloit pas davantage pour prouver qu'un ſpectacle qui nous diſpoſe à les aimer, eſt un ſpectacle pernicieux.

Cependant M. Rouſſeau ne croit pas cet argument ſans réplique : il s'en fait une, mais il a ſoin de la choiſir facile à détruire. Il ſuppoſe qu'on lui répond que la pudeur n'eſt rien, & il s'attache à prouver que la pudeur eſt inſpirée aux femmes par la nature. Je le crois : je ſuis perſuadé que l'attaque eſt le rôle naturel de l'homme, & la défenſe, celui de la femme ; & quoique la raiſon très-ſenſible qu'en donne M. Rouſſeau, ait pu ne venir que par réflexion ; quoique la diſpoſition habituelle de deux ſexes n'engage les femmes qu'à nous attendre ſans leur faire une loi de nous réſiſter ; quoique cette retenue qui n'eſt qu'une décence paſſive, ne rempliſſe pas

l'idée que nous avons de la pudeur, & que par conſéquent la preuve de M. Rouſſeau ſoit inſuffiſante contre ceux qui veulent que la pudeur qui réſiſte ſoit une vertu factice & un devoir de convention ; ce n'eſt pas là ce que je prétends. La pudeur naturelle interdit-elle aux femmes la ſociété des hommes ? Voilà ce que je nie, & ce que M. Rouſſeau ne prouvera jamais. Il ſemble que pour elles, vivre avec les hommes, ou s'abandonner aux hommes, ſoient ſynonimes, & qu'à ſon avis il ne ſoit pas poſſible de nous réſiſter ſans nous fuir. Qu'un petit-maître le diſe, à la bonne heure ; mais un Philoſophe peut-il le penſer La ſociété, ſans doute, a multiplié les loix de la pudeur ; & quelque capricieux que ſoit l'uſage, le ſexe doit s'y conformer : mais dans ce qui n'eſt pas preſcrit par la nature, la pudeur d'un pays n'eſt pas celle d'un autre. Chez les Grecs, l'uſage défendoit aux femmes de ſe montrer en public. Chez nous, l'uſage les y autoriſe.

Or, celle-là eſt honnête & décente, qui obſerve ce que lui preſcrit la pudeur, l'honnêteté, la décence des mœurs du pays qu'elle habite. Il n'y a d'inſtitution naturelle que le devoir de la réſiſtance, ou plutôt l'interdiction de l'attaque : tout le reſte varie ſuivant les lieux & les tems. Voici ce que penſe un Orateur Chrétien de l'opinion que M. Rouſſeau renouvelle.

„ Un ancien diſoit autrefois que les hommes étoient nés pour l'action & pour la „ conduite du monde, & que les Dieux leur „ avoient donné en partage la valeur dans les „ combats, la prudence dans les conſeils, la „ modération dans les proſpérités, & la conſ„tance dans la mauvaiſe fortune ; que les Da-

„ mes n'étoient nées que pour le repos & pour „ la retraite ; que toute leur vertu consistoit „ à être inconnues, sans attirer ni blâme ni „ louange, & que celle là étoit sans doute la „ plus vertueuse, de qui l'on avoit le moins „ parlé : ainsi il les retranchoit de la républi- „ que pour les renfermer dans l'obscurité de „ leur famille ; de toutes les vertus morales „ il ne leur accordoit qu'une pudeur farou- „ che ; il leur ôtoit même cette bonne répu- „ tation qui semble être attachée à l'honnête- „ té de leur sexe ; & les réduisant à une oisi- „ veté qu'il croyoit louable, il ne leur lais- „ soit pour toute gloire que celle de n'en „ avoir point. Il est aisé de reconnoître l'in- „ justice de ce sentiment, *&c.* „ (Fléchier, *Oraison funébre de Madame de Montausier.*

„ Je sais, dit M. Rousseau, qu'il régne en „ d'autres pays des coûtumes contraires à cel- „ les des anciens : mais, voyez aussi quelles „ mœurs elles ont fait naître. Je ne voudrois „ pas d'autre exemple pour confirmer mes „ maximes.

Il est facile de faire la satyre de nos mœurs ; & cent exemples vicieux pris sur un million de citoyens, feroient un tableau épouvantable de la ville de l'Univers la mieux policée, après l'immense capitale des Chinois. Mais sur l'article de la galanterie & de l'amour, faut-il avouer ce que je pense des mœurs les plus licencieuses de Paris ? Que M. Rousseau se rappelle ses pigeons.

„ La blanche colombe va suivant pas à „ pas son bien aimé, & prend chasse elle- „ même aussi-tôt qu'il se retourne. Reste- „ te-t'il dans l'inaction, de légers coups de „ bec le reveillent : s'il se retire, elle le pour- „ suit : s'il se défend, un petit vol de six pas „ l'attire

„ l'attire encore ; l'innocence de la nature
„ ménage les agaceries & la molle réſiſtance,
„ avec un art qu'auroit à peine la plus habile
„ coquette.

Hé bien, Monſieur, les coquettes ont à-peu-près cet art-là : vous ne voyez dans *cette image charmante* rien de bien pernicieux au monde, & un peuple de pigeons avec ces mœurs, vaut bien un peuple de vautours. Quand même à la coquetterie des colombes ſe mêleroit un peu d'inconſtance, ce ſeroit encore un jeu de la nature dont vos yeux ſeroient égayés. C'eſt ce que je voulois vous faire obſerver en paſſant.

Mais revenons aux principes de l'honnêteté qui preſcrit d'autres mœurs aux femmes, & en déſavouant la conduite de celles dont la colombe eſt l'image, voyons ſi vous n'êtes pas injuſte d'envelopper tout le ſexe dans un mépris univerſel.

Vous êtes indigné qu'au théâtre une femme penſe & raiſonne, qu'on lui donne un eſprit ferme, une ame élevée, des principes & des vertus ? Et ſi les femmes s'offenſoient qu'on mît au théâtre des Héros & des Sages, les croiriez-vous moins fondées ! A votre avis, ces modeles ſont-ils plus communs parmi nous? „ Les imbécilles Spectateurs vont, dites-vous, „ apprendre d'elles ce qu'ils ont pris ſoin de „ leur dicter. „ Et à qui, Monſieur, n'a-t on pas dicté ſa leçon ? En naiſſant, ſavions-nous la nôtre ?

„ Parcourez la plûpart des piéces modernes, „ c'eſt toujours une femme qui ſait tout, qui „ fait tout : la bonne eſt ſur le théâtre, & les „ enfans au parterre.

Quand on met au théâtre Didon, Sémiramis, Eliſabeth, il faut bien ſuppoſer qu'elles

ſavoient quelque choſe : ces femmes-là n'étoient pas des enfans. Quand on peint des femmes bien nées, il faut bien qu'elles aient des principes d'honnêteté, de vertu, d'humanité : la nature leur tient, je crois, le même langage qu'à nous ; le monde leur donne les mêmes connoiſſances ; & il eſt vraiſemblable qu'elles l'étudient avec d'autant plus d'attention, qu'elles ſont moins préoccupées. L'amour régne au théâtre, il faut bien qu'elles y régnent, & qu'elles exercent ſur la ſcéne le même empire que dans la ſociété. Eſt-ce un mal ! Nous le verrons. A l'égard des leçons qu'elles donnent au Parterre, ſi ces leçons peuvent être utiles, elles n'en ſont que plus goûtées, & je ne connois que vous ſeul parmi les hommes qui croyez en être avili.

M. Rouſſeau ne peut ſe perſuader qu'une femme ſoit ſon égale ; demandons-lui donc enfin quels ſont les talens de l'eſprit & les qualités du cœur dont la nature a doué l'homme, à l'excluſion de la femme ? quels ſont les vices qu'elle a eſſentiellement attachés à ce ſexe, les délices du nôtre ? quels ſont les piéges qu'elle nous cache ſous les fleurs de la beauté ?

„ Les femmes en général n'aiment aucun art, „ ne ſe connoiſſent à aucun.

Ce ſeroit là un bien petit mal : cependant ſi les femmes étoient naturellement privées du ſentiment du beau, elles pourroient l'être du ſentiment du vrai, du juſte & de l'honnête, & cette propoſition jettée en l'air peut tirer à conſéquence. Que M. Rouſſeau nous diſe donc s'il a pris cette opinion dans l'étude de l'organiſation phyſique, ou dans le commerce du monde. Les femmes ont-elles les organes moins délicates que nous, le coup-

d'œil, ou l'oreille moins juſte, le ſentiment en général plus lent ou plus confus ! Eſt ce l'exercice & l'étude qui leur manquent ? Il s'enſuit que nous avons ſur elles, à cet égard, l'avantage de l'éducation ; mais ſi M. Rouſſeau avoit été moins éloigné par ſes principes du commerce du monde & des femmes, il en auroit vû beaucoup qui ont acquis par elles-mêmes les lumieres qu'on leur enviroit. Tout ce qui n'exige qu'une raiſon ſaine, un eſprit droit & une ſenſibilité modérée, leur eſt donc au moins commun avec les hommes. Je le dis à propos des Arts, je le dirai même par rapport aux choſes les plus ſérieuſes de la vie ; & une multitude d'hommes qui ne ſont ni complaiſans, ni paſſionnés, l'atteſteront avec moi.

„ Mais ce feu céleſte qui échauffe & embra-
„ ſe l'ame, ce génie qui conſume & dévore,
„ cette brûlante éloquence, ces tranſports ſu-
„ blimes qui portent leur raviſſement juſqu'au
„ fond des cœurs, manqueront toujours aux
„ écrits des femmes.

Si cela eſt, elles en ſont moins capables des fortes productions du génie : mais tout cela eſt-il eſſentiel au goût des Arts ? Tout cela eſt-il relatif aux mœurs de la ſociété, qui eſt l'objet de notre diſpute ? Faut il être un Boſſuet, un Milton, pour être bon citoyen, bon parent, bon ami ? Où ſont même parmi les hommes les génies brûlans dont vous nous parlez ? En voulez-vous former une République ? Qui les gouverneroit, bon Dieu ! Le monde moral ſeroit un magaſin à poudre.

„ Les écrits des femmes ſont tous froids,
„ & jolis comme elles. Ils auront autant d'eſ-
„ prit que vous voudrez, jamais d'ame. Ils

„ ſeront cent fois plutôt cenſés, que paſ-
„ ſionnés : elles ne ſavent ni ſentir, ni dé-
„ crire l'amour même. *La ſeule Sapho*, que
„ je ſache, *& une autre*, méritent d'être ex-
„ ceptées.

Que les écrits des femmes ne ſoient pas paſſionnés, la pudeur ſeule peut en être la cauſe : que M. Rouſſeau & moi en ayons peu connu qui ſachent décrire & ſentir l'amour, c'eſt un malheur particulier, qui eſt peut-être ſans conſéquence. Cependant s'il arrivoit que chacun pût dire comme M. Rouſſeau, qu'il connoît deux femmes, *Sapho & une autre*, qui méritent d'être exceptées, il ſe trouveroit au bout du compte autant de femmes capables de décrire & de ſentir l'amour, qu'il y auroit eu d'hommes capables de l'inſpirer ; & ſi M. Rouſſeau a trouvé une ſeconde Sapho !, il ne peut, avec bienſéance, diſputer le même avantage à perſonne.

Mais ſuppoſons que le ſentiment ſoit plus foible dans les femmes que dans les hommes; que leurs écrits, & par conſéquent, leurs caracteres ſoient plus ſenſés que paſſionnés, eſt-ce à M. Rouſſeau, qui connoît ſi bien le danger des paſſions, à regarder cette froideur comme un vice ? Qu'il s'accorde enfin avec lui-même, & qu'il nous diſe ſi un naturel paſſionné lui ſemble préférable à un caractere moins ſuſceptible de mouvemens impétueux ? Si la vertu s'exerce à tempérer dans les hommes cette fougue, cette véhémence de ſentiment que les femmes n'ont pas, la vertu ne fait donc en eux que ce qu'a fait la nature en elles. Ce ſont les paſſions qui troublent l'ordre : les femmes réduites à des affections tranquilles, ſeroient donc le ſexe le plus flexible à la régle, le plus do-

cile aux loix de la ſociété ; & par conſéquent elles ſeroient faites pour en être les liens.

Si donc la nature n'a pas interdit aux femmes d'être raiſonnables, ſenſibles, honnêtes, vertueuſes, ſi elle leur a donné une ame comme à nous, mais plus calme, plus modéré, de quel droit, ſur quel rapport, d'après quel examen aſſurez-vous qu'elles abuſent de tous ces dons, & qu'elles les tournent à leur honte ? *L'homme eſt né bon*, dites-vous, & ſous ce nom ſans doute vous comprenez la femme.

„ Ce ſexe, hors d'état de prendre notre „ maniere de vivre trop pénible pour lui, nous „ force de prendre la ſienne trop molle pour „ nous.

Voilà le danger le plus ſérieux que puiſſe avoir le commerce des hommes avec les femmes.

M. Rouſſeau n'entend pas qu'elles nous ôtent les ſentimees du courage & de l'honneur. „ Les „ femmes, dit-il, ne manquent pas de courage ; „ elles préférent l'honneur à la vie : l'incon- „ vénient de leur ſexe eſt de ne pouvoir ſup- „ porter les fatigues de la guerre & l'intem- „ périe des ſaiſons.“ C'eſt donc cette foibleſſe qu'elles nous communiquent ſelon M. Rouſſeau. „ Or, dit-il, cet inconvénient qui dégra- „ de l'homme, eſt très-grand par-tout ; mais „ c'eſt ſur-tout dans les états comme le nôtre, „ (il parle de Genève) qu'il importe de le „ prévenir. Qu'un Monarque gouverne des „ hommes ou des femmes, cela lui doit être „ aſſez égal, mais dans une République il faut „ des hommes.

Il faut des hommes à Genève : c'eſt-à dire, dans ſon ſens, des corps aſſez bien conſtitués pour réſiſter aux fatigues de la guerre

& à l'intempérie des saisons: Encore une fois, M. Rousseau se croit-il à Lacédémone ? N'est-il pas singulier que l'on s'échauffe l'imagination au point d'appliquer sérieusement les principes de Lycurgue à une Ville industrieuse & paisible, qui ne peut être que cela ? Hé Monsieur ! si l'équilibre qui fait sa sûreté, venoit à se rompre, pour le coup c'est bien à Genève qu'il seroit indifférent d'être peuplée d'hommes ou de femmes. Qu'une République entourée de Républiques rivales & toujours prêtes à l'accabler, s'exerce sans relâche à défendre sa liberté menacée ; qu'elle renonce à tous les arts pour ne s'occuper que de l'art de combattre ; qu'elle endurcisse par une discipline austere les mœurs de ses citoyens, dont elle se fait un rempart : c'est une nécessité cruelle, mais indispensable, & la férocité guerriere entre dans sa constitution Telle fut Sparte ; mais est-ce là Genève ? Qu'on y joue, qu'on y danse, puisque vous le voulez, qu'on y donne des fêtes ou des spectacles, qu'on y vive avec les femmes ou sans les femmes, pourvû que l'industrie & le négoce y soient en vigueur, & que la police y soit vigilante & sévere : les fondemens de votre liberté n'en seront ni plus forts ni plus foibles. La force de Genève n'est pas dans son sein.

C'est un grand mal pour un peuple belliqueux de n'être pas aussi robuste que brave ; & c'est-là, nous l'avouons, le désavantage de tous les peuples qui, nourris sous un ciel doux, n'ont pas été endurcis dès l'enfance aux travaux de cet art destructeur, l'unique métier des Romains. Mais vous attribuez ici au commerce des femmes, ce qui a des causes bien plus réelles. Vous ne prétendez

pas ſans doute que les femmes amolliſſent le laboureur & l'artiſan, ni que le peuple de nos villes & de nos campagnes ſoit énervé par les délices d'une vie oiſive & voluptueuſe. C'eſt de-là cependant que l'on tire nos ſoldats, & c'eſt le ſoldat qui ſuccombe aux travaux d'une guerre éloignée & à l'inclémence d'un ciel étranger. Les inconvéniens du luxe n'en ſont pas moins réels ; mais attendez-vous des hommes qu'ils ſe bornent aux premiers beſoins de la vie, tandis que les ſuperfluités voluptueuſes les ſollicitent de toutes parts ? Vous voyez que Lycurgue lui-même, pour fermer au luxe l'entrée de ſa République, fut obligé d'en écarter tous les moyens de s'enrichir. Les femmes ne ſont rien à cela: tout le vice eſt dans les richeſſes.

Du reſte, que le climat, les richeſſes, ou les femmes amolliſſent la férocité d'un peuple ardent & courageux, & lui ôtent la faculté de porter la déſolation & le ravage chez les nations étrangeres, en lui laiſſant la bravoure, la vigueur & l'activité dont il a beſoin pour ſa propre défenſe ; que ce peuple invincible dans ſes frontieres, y ſoit comme repouſſé par la nature, dès qu'il en ſort les armes à la main ; eſt-ce à un Philoſophe à le regarder comme un mal ? Je pardonnerois tout au plus ce langage au flatteur d'un Roi conquérant.

Les femmes nous rendent femmes : c'eſt donc à dire, dans votre ſens, qu'elles nous rendent moins paſſionnés, plus doux, plus enſés, plus humains. Elles ne nous inſpirent pas cette éloquence brûlante qui convenoit à la tribune, mais elles nous enſeignent cette éloquence perſuaſive & conciliatrice qui convient à la ſociété ; & le don de gagner les cœurs eſt

ſans comparaiſon plus réel & plus infaillible que le talent de les ſubjuguer.

Elles affoibliſſent en nous l'ardente ſoif du ſang & la fureur du brigandage ; mais elles nourriſſent dans nos ames l'amour de l'honneur & l'émulation de la gloire. Un homme flétri par une lâcheté n'oſe plus paroître à leurs yeux ; & ſi l'on interrogeoit les cœurs, on verroit qu'elles ne ſont pas oubliées dans la harangue intérieure qu'un jeune guerrier ſe fait à lui-même quand il marche à l'ennemi.

A l'egard des avantages d'une ſévere diſcipline, qu'on en faſſe un devoir eſſentiel, qu'on y attache l'honneur militaire, que la négligence de ce devoir ſoit un obſtacle invincible à l'avancement, & qu'on obſerve ſur-tout avec une exacte équité des diſtinctions glorieuſes pour les uns & humiliantes pour les autres ; j'oſe répondre que les hommes ne ſeront pas retenus, ne ſeront pas même ſoufferts parmi les femmes, au moment où le devoir & l'honneur les appelleront aux drapeaux.

Voyons quel eſt dans la ſociété en général, le vice de leur domination ; & ſi l'amour, tel qu'il eſt peint ſur le théâtre, contribue ou remédie au mal que leur commerce peut cauſer.

La plûpart des diſputes philoſophiques ne ſont que des diſputes de mots. Nous qui cherchons la vérité de bonne foi, commençons par nous bien entendre. Il s'agit de l'amour que M. Rouſſeau condamne au théâtre. Quelle eſt d'abord l'idée qu'il attache à ce nom d'amour? Il y a un amour phyſique répandu dans la nature, & qui en eſt l'ame & le ſoutien. Voici ce qu'en penſe M. Rouſſeau.

„ Si

„ Si les deux ſexes avoient également fait „ & reçu les avances, *le plus doux de tous „ les ſentimens eût à peine effleuré le cœur „ humain, & ſon objet eût été mal rempli.* „ L'obſtacle apparent qui ſemble éloigner „ cet objet, & au fond ce qui le rapproche : „ les déſirs voilés par la honte n'en devien- „ nent que plus ſéduiſans ; en les gênant la „ pudeur les enflamme. Ses craintes, ſes dé- „ tours, ſes réſerves, ſes timides aveux, ſa „ tendre & naïve fineſſe diſent mieux ce qu'el- „ le croit taire que la paſſion ne l'eût dit „ ſans elle. C'eſt elle qui donne du prix aux „ faveurs, & de la douceur aux refus : le vé- „ ritable amour poſſéde en effet ce que la pu- „ deur lui diſpute. Ce mêlange de foibleſſe „ & de modeſtie la rend plus touchant & plus „ tendre. Moins il obtient, plus la valeur de „ ce qu'il obtient augmente ; & c'eſt ainſi „ qu'il jouit à la fois, & de ſes privations, „ & de ſes plaiſirs.

Je défie tout le talent des Actrices, tout le manége des coquettes, de rendre l'amour plus ſéduiſant que ne fait ici la pudeur. Si l'amour phyſique étoit un mal, la pudeur ſeroit donc la plus redoutable de toutes les enchantereſſes, & le morceau charmant que je viens de tranſcrire, la plus pernicieuſe de toutes les leçons.

Or, ſelon M. Rouſſeau, la pudeur eſt non-ſeulement une vertu, mais la premiere vertu d'une femme : ſans la pudeur *une femme eſt coupable & dépravée.* L'amour que la pudeur *enflamme*, qu'elle *rend plus touchant & plus tendre*, eſt donc un bien : nous voilà d'accord. Encore quelques-unes de ſes maximes ; c'eſt m'embellir que de les citer.

„ Le plus grand prix des plaiſirs eſt dans

„ le cœur qui les donne..... Vouloir con-
„ tenter insolemment ses désirs, sans l'aveu
„ de celle qui les fait naître, est l'audace
„ d'un satyre; celle d'un homme est de sa-
„ voir les témoigner sans déplaire, & les
„ rendre intéressans; de faire ensorte qu'on
„ les partage; d'asservir les sentimens avant
„ d'attaquer la personne. Ce n'est pas assez
„ d'être aimé: les désirs partagés ne donnent
„ pas seuls le droit de les satisfaire; il faut
„ de plus le consentement de la volonté:
„ le cœur accorde en vain ce que la volonté
„ refuse. L'honnête homme & l'amant s'en
„ abstient même quand il pourroit l'obtenir.
„ Arracher ce consentement tacite, c'est user
„ de toute la violence permise en amour: le
„ lire dans les yeux, le voir dans les manie-
„ res malgré le refus de la bouche, c'est l'art
„ de celui qui sait aimer: *S'il achéve alors*
„ *d'être heureux*, il n'est pas brutal, *il est*
„ *honnête*. Il n'outrage point la pudeur, *il la*
„ *respecte*, *il la sert*, il lui laisse l'honneur
„ de défendre encore ce qu'elle eût peut-être
„ abandonné.

Ovide & Quinault ne disoient pas mieux, & le théâtre n'eut jamais de plus indulgente morale. D'après ces principes, j'ose assurer M. Rousseau que l'amour honnête est l'amour à la mode, & qu'il y a peu de satyres dans le monde, & que c'est précisément selon sa méthode qu'on y achéve d'être heureux.

Mais cet amour innocent, dans l'état de simple nature, peut ne l'être pas dans la constitution actuelle des choses: il y a même des circonstances où il est puni par les loix, comme crime de séduction; il ne seroit donc pas prudent de s'en tenir à cette régle. M. Rousseau admet dans les sentimens de l'homme

en ſociété, une moralité inconnue aux bêtes; & quoiqu'il fût aiſé de retrancher toute difficulté, en rejettant, comme lui, l'*impertinent préjugé des conditions*, & toutes les conventions de la même eſpéce, en donnant pour raiſon de ce qu'on appelle licence, *ainſi l'a voulu la nature, c'eſt un crime d'étouffer ſa voix*; quoiqu'il n'y ait pas de libertinage qu'on ne pût juſtifier en diſant comme lui: *La nature a rendu les femmes craintives afin qu'elles fuyent, & foibles afin qu'elles cédent*; en un mot, quoique, pour combattre M. Rouſſeau, il ſuffit peut-être de l'oppoſer à lui-même; je ne profiterai pas de l'avantage que me donne le peu d'accord que je crois voir entre ſes maximes. Je reconoîs donc, de bonne foi, que les inſtitutions naturelles doivent le plier aux régles établies entre les hommes; & que ce qui étoit bon dans les bois, peut être mauvais dans les Villes. Ainſi je vais conſidérer l'amour dans ſes relations politiques & morales, & voir en quoi le théâtre qui le favoriſe eſt nuiſible à la ſociété.

D'abord, obſervons dans l'amour des ſentimens très-diſtincts, qu'il eſt bon de ne pas confondre. S'il n'y avoit que ce que M. Rouſſeau appelle modeſtement *les déſirs du cœur*, l'amour ſeroit un mouvement paſſager & périodique, comme tous les beſoins, & tel que M. Rouſſeau nous l'a fait remarquer lui-même dans l'homme ſauvage.

Cet amour inſpiré par la nature, n'eſt honnête dans les mœurs de la ſociété, qu'autant qu'il ſe mêle confuſément, & comme à notre inſçu, à des ſentimens plus purs & plus nobles: ces ſentimens ſont l'eſtime, la bienveillance, la douce & tendre amitié; d'où réſulte la complaiſance de ſoi-même dans un

objet de prédilection auquel on attache ſon être. Quand l'affection eſt mutuelle & au même dégré, c'eſt l'union la plus étroite, c'eſt le plus parfait accord qui puiſſe regner entre deux êtres ſenſibles; c'eſt enfin, s'il eſt permis de le dire, la transfuſion & la coexiſtence de deux ames.

Cependant on abuſe de tout. Examinons comment les exemples de cette union ſi délicieuſe & ſi pure, peuvent être pernicieux.

J'avoue d'abord que l'amour, dans la plûpart des hommes, n'eſt que le déſir naturel, ſans aucune trace de moralité. J'avoue que cet amour eſt plus commun dans les villes opulentes & peuplées; j'avouerai même, ſi l'on veut, qu'il regne à Paris autant & plus qu'en aucun lieu du monde. Eſt-ce au ſpectacle qu'il faut l'attribuer? L'amour vertueux eſt, comme je l'ai dit, un ſentiment compoſé du phyſique & du moral, mais dans lequel celui-ci domine. Ce mêlange ne ſe fait dans l'ame que lentement & par dégrés: l'eſtime, la confiance, l'amitié ne s'inſpirent pas d'un coup d'œil. Or, ſi des plaiſirs faciles préviennent le déſir naiſſant, s'il n'a qu'à ſe manifeſter pour être comblé ſans obſtacles; l'amour ne ſera dans l'homme en ſociété, que ce qu'il eſt dans l'homme ſauvage: c'eſt ce qui arrive par-tout où regnent l'opulence & le luxe; & c'eſt ainſi que le germe de l'amour vertueux eſt étouffé dans l'ame des hommes, quelquefois même avant la ſaiſon où il doit ſe développer. Les femmes foiblement aimées, aiment foiblement à leur tour; l'exemple, le dépit, la ſéduction, les déterminent à imiter un amant trompeur, un époux dédaigneux ou volage: & bien-tôt le déréglement de part & d'autre, devient une eſpéce d'émulation.

Dans une ville qui contient cent mille célibataires nubiles, qu'il y ait des ſpectacles, qu'il n'y en ait point, tout ce qu'on peut ſouhaiter & attendre, c'eſt que la contagion du vice ne pénétre pas dans le ſein des familles; c'eſt que les plaiſirs tolérés ne dégoûtent pas des plaiſirs permis; que le vice n'ait que le ſuperflu d'une ſociété tumultueuſe & ſurabondante, & que l'hymen toujours reſpecté, ſoit l'aſyle inviolable de l'innocence & de la paix. Or, l'amour ſeul, & j'entens l'amour tel qu'il eſt repréſenté au théâtre, honnête, vertueux, fidéle, peut être le contrepoiſon de ce vice contagieux.

Qui n'aime aucune femme en a mille à craindre. L'homme le plus facile à égarer eſt celui qui n'étant frappé vivement d'aucun objet déterminé, préſente à la ſéduction un cœur vuide. Et ce que je dis d'un ſexe doit s'entendre de tous les deux. Le vice de notre ſiécle n'eſt donc pas l'amour tel qu'il eſt peint dans nos ſpectacles, mais l'amour tel que l'inſpire la nature, & au-devant duquel les plaiſirs vont en foule, quand le luxe les met à prix.

Le théâtre, dit-on, allume les déſirs, comme s'il étoit beſoin d'aller au ſpectacle pour être homme. Ces déſirs, la nature les donne, elle ſait bien les réveiller. Un peu plus, un peu moins de vivacité ou de rafinement, ne change rien à cette impulſion univerſelle. L'homme livré à l'inſtinct des bêtes chercheroit par-tout ſa moitié; & au défaut de la beauté, la laideur ſeroit adorée. L'occaſion eſt un attrait; mais ſi l'occaſion ne venoit pas au-devant de lui, il iroit bien-tôt au-devant d'elle. Ce n'eſt donc pas cet amour d'inſtinct qu'il faut éluder ou tâcher de détruire: il s'agit de le diriger, de l'éclairer, s'il eſt poſſible: il s'agit de lui donner cette moralité qui l'épure,

qui l'ennoblit, qui l'éléve au rang des vertus. L'émotion qu'on éprouve au ſpectacle attendrit l'ame, je l'avoue, & c'eſt par-là qu'il la diſpoſe à l'amour vertueux. L'amour phyſique n'a beſoin que des ſens ; l'amour vertueux a beſoin de toute la ſenſibilité, de toute la délicateſſe de l'ame. Plus l'ame eſt ſenſible, plus elle eſt délicate ; je dis l'ame, & l'on m'entend bien : or, la délicateſſe des ſentimens en garantit l'honnêteté. Un caractere de cette trempe s'attache à ſon devoir par tous les liens qu'il lui préſente : l'eſtime, l'amitié, la reconnoiſſance le captivent, la nature & le ſang ont ſur lui les droits abſolus. Au lieu qu'une ame froide & légere ne tient à rien, & céde à un ſouffle ; elle oublie la vertu qu'elle n'aime pas, pour un vice qu'elle n'aime guére, & ſe perd ſans ſavoir pourquoi. Si j'ai bien étudié les mœurs de notre ſiécle, le vrai moyen de les corriger ſeroit le don de nous attendrir.

La ſenſibilité dirigée au bien s'attache à tout ce qui eſt honnête ; de-là vient que toutes les vertus ſe tiennent par la main : or, le théâtre, en nous intéreſſant, prend ſoin de réunir dans une émotion commune, tous les ſentimens vertueux qui doivent ſe combiner enſemble. Ainſi l'amour y a pour compagnes la pudeur, la fidélité, l'innocence ; tous ces caracteres analogues y ſont comme fondus en un ſeul. C'eſt donc nous ſuppoſer une ame déjà bien corrompue, que de prétendre qu'elle analyſe ſes émotions compoſées, pour en extraire du poiſon. Voyons cependant comment cela s'opere.

„ Quand il ſeroit vrai, dit M. Rouſſeau, „ qu'on ne peint au théâtre que des paſſions „ légitimes, s'enſuit-il de-là que les impreſ„ ſions en ſont plus foibles, que les effets en „ ſont moins dangereux ? comme ſi les vives

„ images d'une tendreſſe innocente étoient „ moins douces, moins ſéduiſantes, *&c.*

S'il eſt vrai que la pudeur qui inſpire ſi bien l'amour, & dont *les craintes, les détours, les réſerves, les timides aveux, la tendre & naïve fineſſe, diſent mieux ce qu'elle doit taire que la paſſion ne l'eût dit ſans elle :* s'il eſt vrai, dis-je, que la pudeur ſoit une vertu ; l'amour qu'elle inſpire n'eſt donc pas un crime. En ſuppoſant que les peintures du théâtre produiſent les mêmes effets, le théâtre devroit donc, ce me ſemble, partager les éloges que M. Rouſſeau donne à la pudeur.

„ Les douces émotions qu'on y reſſent n'ont „ pas par elles-mêmes un objet déterminé, „ mais elles en font naître le beſoin. Elles „ ne donnent pas préciſément de l'amour, „ mais elles préparent à en ſentir ; elles ne choi„ ſiſſent pas la perſonne qu'on doit aimer, „ mais elles nous forcent à faire ce choix. Ainſi „ elles ne ſont innocentes ou criminelles que „ par l'uſage que nous en faiſons, ſelon no„ tre caractere ; & le caractere eſt indépen„ dant de l'exemple.

Si M. Rouſſeau parle du déſir, il eſt indépendant du caractere, comme le caractere l'eſt de l'exemple. Dans tous les hommes, le déſir tend au même but : il arrive, & il s'éteint : c'eſt le période de l'amour phyſique. S'il parle de l'amour compoſé où dominent les affections morales, je nie que les émotions du théâtre n'en déterminent pas l'objet. Ce n'eſt pas telle ou telle perſonne que le théâtre nous diſpoſe à aimer, mais une perſonne douée de telle ou telle qualité. Ces qualités nous affectent plus ou moins, ſelon notre caractere, mais celui qui en eſt vivement affecté au ſpectacle, le ſera dans la ſociété ; il ne le ſera de même que par des quali-

tés ſemblables ; & plus l'émotion du ſpectacle aura été vive, plus il ſera différent pour tout ce qui ne reſſemble pas au tableau dont il eſt frappé. Eſtime, reſpect, confiance, vif intérêt, tendre penchant, voilà ce qui lui reſte de l'impreſſion qu'il a reçue ; & le beſoin d'aimer n'eſt ici que le déſir impatient de poſſéder l'objet réel dont on vient d'adorer l'image. Ce déſir n'eſt rien moins que vague ; la cauſe en décide l'objet.

„ L'amour eſt louable en ſoi, comme toutes „ les paſſions bien réglées ; mais les excès en „ ſont dangereux & inévitables : ſi l'idée de „ l'innocence embellit quelques inſtans le ſen- „ timent qu'elle accompagne, bien-tôt les „ circonſtances s'effacent de la mémoire, tan- „ dis que l'impreſſion d'une paſſion ſi douce reſte au fond du cœur.

Un peuple qui va chaque jour s'attendrir à ce ſpectacle, doit donc être un peuple très-paſſionné ? Ecoutez ce qu'en dit M. Rouſſeau lui-même.

„ On flatte les femmes ſans les aimer ; elles „ ſont entourées d'agréables ; mais elles n'ont „ plus d'amans. Ne ſeroient ils pas au déſeſ- „ poir qu'on les crût amoureux d'une ſeule ? „ Qu'ils ne s'en inquiétent pas : il faudroit „ avoir d'étranges idées de l'amour.

Voilà donc cette foule de ſpectateurs, qui reviennent du théâtre avec un beſoin ſi preſſant d'aimer ! Voilà l'effet de mes émotions qui préparent à ſentir l'amour ! Voilà, dis-je, cet amour dont les excès ſont inévitables.

Dans les climats où la ſenſibilité naturelle eſt plus que ſuffiſante pour remplir l'objet de la ſociété, il ſeroit dangereux ſans doute de l'irriter par des ſenſations trop violentes ; mais il eſt un milieu entre la langueur & l'yvreſſe,

& nous ſommes bien loin encore de cette vivacité de ſentiment, qui, mutuelle entre les deux ſexes, fait le charme de leur union. Voilà ce qui manque à nos mœurs, ce qu'il ſeroit à ſouhaiter que pût nous donner le théâtre; & ce n'eſt pas à nous à craindre que la foible illuſion qu'il nous cauſe ne ſe change en égarement. On revient ému d'Ariane, d'Inès & d'Alzire; mais de bonne foi, en revient-on paſſionné?

C'eſt à la légéreté, à la diſſipation qui nous eſt naturelle, au goût les plaiſirs tumultueux & vains, qu'on doit attribuer l'éloignement de la jeuneſſe françoiſe, pour les vieillards; & le théâtre, qui fait reſpecter les vertus de cet âge, comme il en joue les ridicules, & auſſi peu la cauſe de l'abandon où languit la vieilleſſe, que des travers des jeunes gens.

Quelques-uns de ces travers ſont les effets d'une paſſion aveugle; car il y a par-tout des caracteres violens; mais ſi quelque choſe pouvoit les contenir, quelle leçon plus frappante pour eux que le tableau des excès de l'amour, tel qu'il eſt peint ſur la ſçène françoiſe? L'amour tendre y eſt ſéduiſant, mais l'amour paſſionné y eſt terrible. L'un y cauſe de douces émotions, l'autre fait frémir la nature. Eſt-il de femme qui voulût être à la place d'Inès? Eſt-il d'homme qui voulût ſe trouver dans la ſituation de Dom Pedre?

Quel eſt donc cet amour criminel où nous conduit l'amour honnête? Je ſais quelles ſont les mœurs d'une jeuneſſe diſſipée; mais de tant d'extravagances dont nous ſommes témoins, y en a-t-il une entre mille dont le ſentiment de l'amour ſoit la ſource? Ce n'eſt point le cœur qui mene à la débauche, & c'eſt le cœur, le cœur lui ſeul, qui reçoit les douces émotions d'un amour tendre & vertueux.

L'amour a deux ſortes d'objets ; ſavoir, les objets qui affectent l'ame, & les objets qui émeuvent les ſens. Le théâtre peut faire l'une & l'autre impreſſion ; mais ces deux effets n'ont pas la même cauſe Que Zaïre ſoit jouée par une Actrice d'une rare beauté, ſa beauté affecte les ſens, mais ſon rôle n'affecte que l'ame. L'un tient à l'autre, me dira-t on : point du tout ; car le rôle de Zaïre attendrit également les deux ſexes. Une Zaïre moins belle toucheroit moins avec le même talent ; mais cela vient d'une cauſe ſi pure, que Zaïre moins belle toucheroit moins les femmes elles-mêmes. Cette cauſe eſt le charme innocent de la beauté, l'intérêt naturel qu'elle inſpire, l'illuſion qu'ajoute une figure raviſſante au rôle d'une amante adorée, enfin l'harmonie & l'accord des ſentimens vertueux & tendres qu'elle exprime, avec le caractere touchant & noble de ſa figure & de ſon action. Mais tout cela n'affecte que l'ame, je le répéte ; & la preuve en eſt, qu'un ſage vieillard en revient plus touché que le plus voluptueux jeune homme.

L'expreſſion d'un rôle tendre ajoute aux charmes de la beauté ; mais je tiens que de mille ſpectateurs, il n'y en a pas un qui en ſoit ému, comme il eſt dangereux de l'être. Ne nous flattons point d'avoir tant à nous craindre. Il n'eſt pas auſſi aiſé de nous enflammer qu'on le dit. Je vois même parmi la jeuneſſe beaucoup de fantaiſie, très-peu de paſſion. Et quand les hommes ſeront capables d'un ſentiment délicat & vif, ils n'auront pas à redouter la ſéduction de ces goûts frivoles.

Le ſpectacle cependant peut être dangereux comme pantomime ; mais ſi tout ce qu'on y voit invite à l'amour phyſique, tout ce

qu'on y entend n'inſpire que l'amour moral: plus l'ame y eſt émue, moins les ſens doivent l'être. Quelle eſt de ces deux impreſſions celle qui domine & qui reſte ? C'eſt là ce qui dépend des caracteres; mais je ſuis sûr qu'elles ſe combattent, que plus on eſt touché du rôle, moins on eſt tenté de l'Actrice, & qu'avec les mêmes objets, le ſpectacle ſeroit plus dangereux, par exemple, ſi l'on ne faiſoit qu'y danſer. Il ne m'eſt pas permis d'approfondir cette queſtion; mais j'en dis aſſez pour me faire entendre. Revenons à l'amour moral.

Le plus grand de ſes dangers eſt celui des inclinations déplacées: elles peuvent l'être, ou relativement aux convenances, ou relativement aux perſonnes. Sur l'article des convenances, M. Rouſſeau n'eſt pas ſévére. Il reconnoît la bonté des mœurs de Nanine, „où „l'honneur, la vertu, les purs ſentimens de „la Nature ſont préférés à l'impertinent pré„jugé des conditions. „ Cependant c'eſt-là ce qui rend ſi dangereuſe aux yeux de la plûpart des hommes la ſenſibilité des jeunes gens.

L'amour ne connoît point l'inégalité des conditions; il tend quelquefois à rapprocher des cœurs que la naiſſance & la fortune ſéparent. Il renverſe donc le plan économique des familles, l'ordre politique de la ſociété, l'empire de la coutume & de l'opinion.

La ſociété exige dans les alliances certains rapports que la Nature n'a point conſultés. Le mariage, au lieu d'être l'accord des volontés, eſt devenu celui des convenances. Ce plan une fois établi, l'inclination des enfans contredit ſouvent les intentions des peres. Mais ſi dans cette poſition il eſt malheureux que le cœur de l'homme ſoit tendre & ſenſible, s'il

eſt à craindre par conſéquent que le théâtre ne contribue à le rendre tel ; eſt-ce au théâtre, eſt-ce à la nature qu'un Philoſophe doit s'en prendre ? M. Rouſſeau ne leur en fait-il pas un crime : & je parle ici, non à M. Rouſſeau, mais à un pere de famille jaloux de ſon nom, ſoigneux de ſa poſtérité, ſenſible à l'honneur de ſon fils, & inquiet ſur le choix que ce jeune homme feroit peut-être, ſi la nature ou l'habitude diſpoſoit ſon cœur à l'amour.

Vous ſouhaitez à votre fils une ame inſenſible, lui dirai-je ; c'eſt ſouhaiter le plus dur eſclavage à ſa femme & à ſes enfans. Si par malheur vos vœux ſont remplis, il n'aimera rien excepté lui-même & l'amour propre n'eſt jamais ſi fort que dans une ame où il regne ſeul. Grace à vos ſoins, ſon ame endurcie ne ſera capable d'aucune affection morale : mais les animaux les plus ſtupides ont des ſens : votre fils en aura comme eux, & comme eux il en ſera l'eſclave.

Aimez-vous mieux, me dira ce pere, aimez-vous mieux que je l'abandonne imprudemment aux caprices aveugles de l'amour ? Non, ſans doute, lui répondrai-je ; mais ſuppoſons que votre fils ne ſoit pas naturellement pervers, qu'il ſoit *né bon* comme tous les hommes, ſon bonheur & ſa vertu ſont dans vos mains : plus ſon ame ſera attendrie : & plus vous la trouverez docile ; & qui vous empêche de diriger ſa ſenſibilité vers des objets qui en ſoient dignes ?

Un tel ſoin, je l'avoue, exige une attention vigilante & aſſidue. Cette attention eſt un devoir pénible ; on le néglige, & l'on ſe plaint des égaremens d'un jeune cœur livré à lui-même. Mais dans tout cela, que fait

le théâtre ? Il ſupplée par la peinture des affections honnêtes, vertueuſes, par-là même intéreſſantes, à ce qui manque à l'éducation du côté des exemples & des leçons domeſtiques.

Ce qui alarme de plus M. Rouſſeau, c'eſt le danger des inclinations déplacées relativement à la perſonne. „ Qu'un jeune homme „ n'ait vu le monde que ſur la ſcéne, le pre„ mier moyen qui s'offre à lui pour aller à „ la vertu, eſt de chercher une maîtreſſe qui „ l'y conduiſe ; eſpérant bien trouver une „ Conſtance, ou une Cénie tout au moins.

Je veux que ce jeune homme n'ait vu au théâtre que des Conſtances, des Cénies, qu'il n'y ait vu peindre l'amour qu'intéreſſant & vertueux : l'ame pleine de ces idées, il cherchera, dites-vous, une Cénie, une Conſtance ; mais eſt-ce dans la ſociété des femmes perdues qu'il ira la chercher ? Le ſuppoſez-vous aſſez inſenſé ? Ne faut-il pas s'abſtenir auſſi d'expoſer ſur le théâtre l'amitié pure & ſainte, de peur que quelque jeune homme épris de ſes charmes ne la cherche parmi des fripons ? La jeuneſſe facile & crédule donne ſouvent dans le piége d'un faux amour, comme dans celui d'une fauſſe amitié ; mais eſt-ce pour avoir appris au ſpectacle à diſcerner le véritable ? Comment s'y prendroit M. Rouſſeau lui-même pour éclairer un jeune homme dans le choix d'un objet digne d'être aimé ? Vous reconnoîtrez, lui diroit-il, une femme honnête à ſes principes, à ſes ſentimens, au caractere de ſon amour. Si elle eſt plus occupée que vous-même de vos devoirs & de votre gloire, de vos talens & de vos vertus, ſi elle prend ſoin d'embellir votre ame & de vous rendre plus cher à ſes yeux en vous ren-

dant plus eſtimable, voilà l'objet qui doit vous attacher. C'eſt la leçon qu'il lui donneroit, & cette leçon eſt celle du théâtre. Il ajouteroit à ce tableau le contraſte d'une femme impérieuſe & vaine, qui veut que tout céde à ſes caprices, que tout ſoit ſacrifié à ſa fantaiſie & à ſes plaiſirs; qui ne connoît dans ſon amant de devoir, de ſoin, d'intérêt que celui de lui complaire; qui ſe fait un jeu de ſa ruine, un amuſement de ſes folies, un triomphe de ſes égaremens. Voilà, diroit-il, ce que vous devez craindre; & le théâtre l'a dit mille fois. Il ſeroit bon ſans doute de mettre en action ces préceptes, il ſeroit bon de repréſenter ſur la ſcene l'Enfant Prodigue au milieu des malheureuſes qui l'ont égaré, ruiné, chaſſé, méconnu; mais par malheur la décence s'y oppoſe. Il s'enſuit que la ſcene Françoiſe n'eſt pas à cet égard auſſi morale qu'elle peut l'être: mais on y dit ce que l'on n'y oſe peindre & ſi les impreſſions n'en ſont pas aſſez vives, ſi elles frappent l'oreille ſans toucher le cœur, ce n'eſt pas la faute du théâtre.

„ Zaïre meurt, & l'on ne laiſſe pas de ſou-„ haiter de rencontrer une Zaïre. „ Je le crois bien; auſſi n'eſt-ce pas la crainte d'aimer une Zaïre, mais la crainte de l'immoler dans les accès d'une jalouſie aveugle & forcenée, que ce ſpectacle doit inſpirer.

On s'intéreſſe à l'amour de Titus pour Bérénice, quoiqu'il ſoit oppoſé à ſon devoir. Pourquoi? Parce que ce devoir n'en eſt pas un dans nos cœurs, & que le cœur doit prendre parti pour un ſentiment naturel contre une opinion nationale. Que le Cid ſacrifiât ſon pere à Chimene, qu'Horace abandonnât la cauſe de Rome pour complaire à Sabine: je

demande à M. Rouſſeau s'il croit que l'intérêt de l'amour l'emportât dans nos cœurs ſur l'intérêt ſacré de la Nature ou de la Patrie ? Qui de nous eſt complice dans l'ame de la trahiſon du fils de Brutus ? Mais qu'il plaiſe aux Romains de faire un crime à leur Empereur d'épouſer une Reine, cet orgueil nous irrite, loin de nous toucher. Nous applaudiſſons dans Titus l'effort généreux qu'il fait ſur lui-même ; mais ſon reſpect pour une loi ſuperbe ne ſe communique point à nous, & les charmes naturels de la beauté & de la vertu conſervent tous leurs droits ſur nos ames. M. Rouſſeau a donc raiſon de dire qu'aucun des ſpectateurs n'eſt Romain dans ce moment ; mais aucun ne pardonneroit à Titus de ceſſer de l'être. C'eſt par principe qu'on l'admire ; c'eſt par ſentiment qu'on le plaint.

„ L'amour ſéduit, ou ce n'eſt pas lui. „ Qu'eſt-ce à dire, l'amour ſéduit ? Il intéreſſe, il attache ? Oui, ſans doute. Il nous fait tomber dans les piéges du crime, au moment qu'il ſuit lui même le chemin de la vertu ? C'eſt ce que je ne puis concevoir.

„ Les circonſtances qui le rendent vertueux „ au théâtre s'effacent, dit M. Rouſſeau, de „ la mémoire des ſpectateurs. „ Ainſi quand les yeux mouillés de larmes je viens de voir Zaïre ou Bérénice, j'oublie qu'elles étoient vertueuſes, qu'elles ont ſacrifié le ſentiment le plus cher de leur ame, l'une à la religion de ſes peres, l'autre à la gloire de ſon amant ? Quand je viens d'entendre & d'admirer Liſe, Conſtance ou Cénie, j'oublie la cauſe, la ſeule cauſe de l'intérêt vif & tendre dont je ſuis encore tout mu ? Voilà une façon de ſentir dont je n'avois pas même l'idée. Il me ſemble au contraire que le ſouvenir des circonſtances qui

ont excité l'émotion, & ſurvit long-tems à l'émotion elle-même ; & ce n'eſt que par ces images que les peines & les plaiſirs paſſés nous ſont encore préſens. Comment donc M. Rouſſeau a-t-il prétendu que l'amour reſte, & que l'objet s'efface ? Feroit-il conſiſter l'impreſſion de l'amour ou ſpectacle, dont l'émotion phyſique des ſens ? Si telle eſt ſon idée, j'oſe lui répondre, qu'aucune des piéces où l'amour eſt peint vertueux, ne produit cet effet, ni ne peut le produire. Je dis plus : un ſeul trait qui dans une piéce décente réveilleroit une idée obſcéne, indiſpoſeroit tous les eſprits. S'il n'y a donc que l'émotion pure de l'ame ſans aucun mêlange de vice ; quel eſt le caractere dépravé qui change en affection criminelle le ſentiment que viennent d'exciter en lui la bonté, la candeur, l'innocence, la vertu même ? Que M. Rouſſeau compoſe lui-même ce caractere déteſtable ; je ne lui oppoſe point ce principe, que *tout homme eſt né bon* ; je veux qu'il y en ait de naturellement pervers, & je ſuppoſe un tel homme au ſpectacle. Ou la peinture d'un amour vertueux le touchera, & pour un moment il ſera moins méchant ; ou il n'en ſera point ému, & le ſpectacle dès-lors ne ſera pour lui qu'inſipide. Il en revient, me direz-vous, avec l'ardeur du déſir dans les ſens, & il va l'appaiſer par un crime. Cela peut être ; mais ce que le théâtre a fait, le ſpectacle le plus innocent l'eût fait de même. Penſez qu'il s'agit d'un homme perdu ; tout eſt poiſon pour une telle ame. Mais ſuppoſons ce qui eſt le plus commun, c'eſt-à-dire un homme qui ne ſe livre à l'amour vicieux que parce qu'il y ſuppoſe un charme & des plaiſirs qui manquent à l'amour honnête : pour celui-ci, plus la peinture de l'amour honnête ſera touchante ;

chante, plus le contrepoids du vice aura de force, & moins par conſéquent le vice lui-même aura d'attraits. Prenez un jeune débauché au dénouement de l'Enfant Prodigue; s'il eſt attendri, s'il a verſé des larmes, il eſt vertueux, au moins dans ce moment. Il a partagé les regrets, la honte, les remords de ſon ſemblable; il a goûté avec lui le plaiſir de déteſter aux pieds d'une femme honnête, ſenſible & généreuſe, le crime de l'avoir trahie. Il a pleuré ſes égaremens, ſon cœur s'eſt dilaté au moment du pardon, il a baiſé avec Euphemon la main de ſa vertueuſe amante: voilà donc les circonſtances que vous prétendez qu'il oublie, pour ne conſerver que l'impreſſion: de quoi? D'un amour ſans objet, ſans motif, ſans caractere, & qui dans ſon ame va ſe changer en vice? Je me perds dans cette analyſe étrange du cœur humain.

„ Il faudroit apprendre aux jeunes gens à ſe „ défier des illuſions de l'amour, & à fuir l'er- „ reur d'un penchant aveugle qui croit toujours „ ſe fonder ſur l'eſtime.

J'ai dit comment le théâtre répond à ces vûes; mais dans les principes de M. Rouſſeau, rien n'eſt plus rare qu'une femme aimable & vertueuſe; tout ce qui nous diſpoſe à aimer les femmes, nous entraîne donc au vice. C'eſt ainſi qu'il doit raiſonner. Pour moi, qui dans les familles n'ai guères vû que des filles bien nées, & les graces de l'innocence unies à celles de la jeuneſſe, je crois que c'eſt remplir l'intention de la nature & celle de la ſociété, que d'attirer ſur ces chaſtes objets les vœux innocens des hommes de leur état & de leur âge: je crois que leur inſpirer une eſtime, une confiance mutuelle, c'eſt les diſpoſer à ſe rendre heureux: je crois en un mot

qu'attendrir un ſexe pour l'autre, c'eſt tirer l'homme de la claſſe des bêtes, & cacher la honte de l'amour phyſique ſous l'honnêteté de l'amour moral.

L'amour a ſes dangers, ſans doute ; mais quelle paſſion n'a pas les ſiens ? Il s'agit de le régler, c'eſt à-dire, de l'éclairer ſur ſon objet, & de lui tracer des limites. L'homme a ſes déſirs, la nature les lui donne, il faut qu'il les fixe, ou qu'il les répande. Entre l'amour & la débauche ; il n'y a que la ſageſſe ſt que, ou l'inſenſible froideur. Voyez ſi vous prétendez faire de tous les hommes des Stoïciens ou des marbres ; les élever au-deſſus du ſoin de perpétuer leur eſpece, ou les réduire à n'être plus que des automates multiplians. A moins de métamorphoſer ainſi la nature, il me ſemble que le lien le plus doux, le plus vertueux qui puiſſe rapprocher, unir, enchaîner les deux ſexes, c'eſt le nœud intime d'une affection mutuelle, & que le plus grand bien qu'on puiſſe opérer dans les mœurs d'un peuple inconſtant & volage, c'eſt de l'émouvoir, de l'attendrir, & de le diſpoſer à l'amour, en l'accoutumant à mépriſer ce qu'un tel ſentiment a de vicieux, à craindre ce qu'il a de funeſte, à chérir ce qu'il a d'intéreſſant ; de reſpectable & de ſacré.

Il n'eſt point d'armes que M. Rouſſeau n'emploie, & qu'il ne manie avec beaucoup d'art, pour attaquer les mœurs du théâtre. L'amour honnête qu'on y reſpire, réunit toutes les affections de l'ame ſur un tel objet. Or, „ le „ plus méchant des hommes, eſt celui qui „ s'iſole le plus, qui concentre le plus ſon „ cœur en lui-même. Le meilleur eſt celui „ qui partage également ſes affections à tous „ ſes ſemblables. Il vaut beaucoup mieux ai-

„ mer une maîtreſſe que de s'aimer ſeul au
„ monde. Mais quiconque aime tendrement
„ ſes parens, ſes amis, ſa patrie, & le genre
„ humain, ſe dégrade par un attachement dé-
„ ſordonné qui nuit bien-tôt à tous les autres,
„ & leur eſt infailliblement préféré.

Je nie que le plus méchant des hommes, ſoit celui qui s'iſole le plus. Cet homme-là ne fait que s'anéantir pour la ſociété. Or le néant n'eſt pas ce qu'il y a de pire. Il eſt évident que Cartouche étoit plus méchant que Timon. Du reſte, il n'y a que l'amour effréné qui détache l'ame de ſes devoirs, & qui en rompe les liens: tout ſentiment vif les relâche; l'amitié, le ſang & l'amour rompent l'équilibre des intérêts qui meuvent l'ame; mais cet équilibre eſt une chimere. Lycurgue, pour rendre toutes les affections communes, a été obligé de rendre tous les biens communs juſqu'aux enfans, & de former ſon nœud politique des débris de tous les nœuds domeſtiques & perſonnels. Avec l'argument de M. Rouſſeau, je prouverai qu'une Mérope eſt un perſonnage vicieux, & aucune mere ne voudra m'en croire.

L'amour paſſionné, c'eſt-à dire, aveugle & ſans frein, eſt un des plus grands maux dont le cœur de l'homme ſoit menacé; auſſi dans la peinture qu'on en fait ſur la ſcène, n'inſpire-t'il jamais la pitié ſans crainte: voyez Hermione, Radamiſte, Oroſmane, &c. Mais ce n'eſt point cette fureur cruelle, forcenée, atroce, dont vous craignez pour nos ames foibles les exemples contagieux. Vous redoutez pour nous ces ſpectacles tranquilles où l'on répand de douces larmes, où la vertu gémit avec l'amour, où la volupté même eſt décente. Cénie, Mélanide, l'Oracle, c'eſt là, dites-vous qu'on reſpire le poiſon d'un amour dont les excès ſont

inévitables. Ces mêmes ames que vous trouvez ſi froides, quand l'humanité, la pitié les frappe, deviennent donc tout-à-coup bien ſenſibles aux impreſſions de l'amour ! Que dis-je ? l'amour lui-même ne les touche donc qu'au ſpectecle, car vous-même, vous avouez que le monde ne le connoît plus. J'ai beau vouloir vous concilier avec vous-même, il n'y a pas moyen ; votre opinion eſt un Prothée, & je ne ſuis pas un Ulyſſe. Je conclus donc, ſans plus de diſcuſſion, que l'amour, tel que peuvent l'inſpirer ces ſpectacles attendriſſans, n'eſt rien moins qu'une frénéſie, rien moins qu'un mouvement ſtupide ; qu'il eſt aſſez vif pour rapprocher les ames, & qu'il ne l'eſt point aſſez pour enyvrer les ſens ; qu'il favoriſe le penchant de la nature, ſans rompre la digue des bienſéances, ni changer la direction du devoir & de la vertu. Banniſſez donc l'amour de Genève, comme les ſpectacles ; ſouhaitez qu'il ne pénétre point dans les retraites de ces Montagnons fortunés, chez qui vous priez Dieu *qu'on ne mette point de lanternes* ; mais laiſſez-nous déſirer qu'à Paris le ſentiment le plus doux de la nature, prenne la place de la coquetterie & du libertinage. Les ſpectacles y ſont utiles, non *pour perfectionner le goût, quand l'honnêteté eſt perdue*, mais pour encourager l'honnêteté même par des exemples vertueux & publiquement applaudis ; non *pour couvrir d'un vernis de procédés la laideur du vice*, mais pour faire ſentir la honte & la baſſeſſe du vice, & développer dans les ames le germe naturel des vertus ; non *pour empêcher que les mauvaiſes mœurs ne dégénérent en brigandage*, mais pour y repandre & perpétuer les bonnes, par la communication progreſſive des ſaines idées, & l'impreſſion habi-

tuelle des ſentimens vertueux ; en un mot, pour cultiver & nourrir le goût du vrai, de l'honnête & du beau, qui, quoiqu'on en diſe, eſt encore en vénération parmi nous.

Après avoir peint le théâtre comme l'école la plus pernicieuſe du vice, on doit bien s'attendre que M. Rouſſeau n'épargnera pas les mœurs des Comédiens. Je n'examine point le fait; la ſatyre m'eſt odieuſe. Je parle de ce qui peut être, ſans m'attacher à ce qui eſt, & je conſidére la profeſſion en faiſant abſtraction des perſonnes.

Selon M. Rouſſeau „ dans une grande Ville, „ la pudeur eſt ignoble & baſſe : c'eſt la ſeule „ choſe dont une femme bien élevée auroit „ honte. Une femme qui paroît en public, „ eſt une femme déshonorée. „ A plus forte raiſon, une femme qui par état ſe donne en ſpectacle : il n'y a rien de plus conſéquent. Leur maniere de ſe vêtir n'échappe point à ſa cenſure. Si on lui dit que les femmes ſauvages n'ont point de pudeur, car elles vont nues, il répond que les nôtres en ont encore moins, car elles s'habillent. Si une Chinoiſe ne laiſſe voir que le bout de ſon pied, c'eſt ce bout du pied qui enflamme les déſirs. Si parmi nous la mode eſt moins ſévere, les charmes qu'elle laiſſe appercevoir, ſont une annonce dangereuſe. Ainſi une femme ne peut ſans crime, ni ſe voiler, ni ſe dévoiler. Si faut-il bien cependant qu'elle ſoit vêtue de quelque maniere; & à vrai dire, il n'en eſt point que l'habitude ne rende décente. Or, les Actrices ſont miſes à peu près comme on l'eſt dans le monde : elles ſe montrent avec cette bonne grace que M. Rouſſeau permet aux filles de Genève d'avoir au bal ; & dans tout cela il n'y a rien que d'honnête.

M. Rouſſeau demande „comment un état, „dont l'unique objet eſt de ſe montrer en „public, & qui pis eſt, de ſe montrer pour „de l'argent, conviendroit à d'honnêtes fem„mes? „ Je ne réponds point au premier article, j'ai fait voir que dans tout ce qui n'eſt pas d'inſtitution naturelle, les bienſéances dépendent de l'opinion. Dans la Gréce, une honnête femme ne ſe montroit point en public; parmi nous, elle y paroît avec décence; un état qui l'y oblige, peut donc être un état décent. Quant à la circonſtance du ſalaire dont M. Rouſſeau fait aux Comédiens un reproche plus humiliant, a-t'il oublié que rien n'eſt plus honnête que de gagner ſa vie? & ne fait-il pas gloire lui-même de ſe procurer par ſon travail, dequoi n'être à charge à perſonne? Que l'on joue le rôle de Burrhus, du Miſantrope, de Zaïre, ou que l'on donne un Concert pour de l'argent, tout cela eſt égal, ſi de part & d'autre les plaiſirs que l'on procure à qui les paye, n'ont rien que d'honnête; or, c'étoit là ſeulement ce qu'il falloit conſidérer, ſans s'attacher à une circonſtance qui ne fait rien du tout à la choſe; car ſi le ſpectacle étoit pernicieux, il y auroit encore plus de honte à être Acteur gratuitement, qu'à l'être pour gagner ſa vie Qui d'ailleurs aſſure M. Rouſſeau que l'argent ſoit le principal objet d'un Baron, d'une le Couvreur, & de celui qui, comme eux, aſpire à ſe rendre célébre?

Sans doute les talens & le génie ont un objet plus noble que le ſalaire du travail. Mais comme il faut vivre pour ſe rendre immortel, la premiere récompenſe du Comédien, comme du Poëte, du Peintre, du Statuaire, &c. doit être la ſubſiſtance, dont l'argent eſt

le moyen ; car on ne peut pas en même-tems faire Cinna & labourer la terre.

„ Il eſt difficile que celle qui ſe met à „ prix en repréſentation, ne s'y mette bien- „ tôt en perſonne.„ Un ſi excellent Ecrivain peut-il vouloir faire paſſer en preuve d'une imputation flétriſſante un tour d'expreſſion qui n'eſt qu'un jeu de mots ? L'Actrice qui joue Emilie ou Colette eſt-elle plus *vendue à l'or des ſpectateurs* que ne l'étoit Corneille & M. Rouſſeau lui-même ? S'il me répond qu'elle leur vend ſa préſence, ſon action, ſa voix, & le talent qu'elle a d'exprimer tout ce qu'elle imite. Je dirai que Corneille & M. Rouſſeau ont vendu avant elle leur imagination, leur ame, leurs veilles, & le don de feindre qui leur eſt commun avec elle. C'eſt principalement ce don de feindre & d'en impoſer : que M. Rouſſeau trouve déshonorant dans la profeſſion de Comédien. „ Qu'eſt-ce que le „ talent du Comédien ? l'art de ſe contre- „ faire.... de dire autre choſe que ce qu'on „ penſe, auſſi naturellement que ſi on le pen- „ ſoit réellement, & d'oublier enfin ſa propre „ place, à force de prendre celle d'autrui.„ Et à votre avis, Monſieur, qu'eſt ce que l'art du Peintre, du Muſicien, & ſur-tout du Poëte ? Auriez-vous jamais fait les rôles de Colin & de Colette, ſi vous ne vous étiez pas déplacé ? M. de Voltaire que vous n'accuſerez pas d'exercer un métier infâme, étoit-il ſemblable à lui-même en écrivant ſes tragédies ? L'art de faire illuſion eſt il plus de l'eſſence du Comédien que de l'eſſence du Poëte, du Muſicien, du Peintre, &c. Celui qui trouva le Dominicain travaillant avec un air atroce au Tableau de S. André, le ſoupçonna t'il d'être complice du ſoldat qu'il peignoit alors inſultant le ſaint Martyr ?

En vérité, plus je penſe, moins je conçois que vous ayez écrit ſérieuſement tout ce que je viens de lire. Cependant de cette déclamation ſi étrange & ſi peu fondée, vous tirez des inductions cruelles. Que vous demandiez ſi ces hommes ſi bien parés, ſi bien exercés au ton de la galanterie & aux accens de la paſſion, n'abuſeront jamais de cet art pour ſéduire de jeunes perſonnes: votre crainte peut être fondée, & je ſens qu'un bon Comédien doit ſavoir mieux que perſonne, l'art *de témoigner ſes déſirs ſans déplaire, & de les rendre intéreſſans*. Cet art eſt honnête ſelon vos principes; mais comme je ne vous prends pas au mot, j'avoue qu'un bon Comédien ſans mœurs eſt plus dangereux qu'un autre homme; mais vous allez encore plus loin. „ Ces valets filoux, ſi ſubtils de la langue & „ de la main ſur la ſcène, dans les beſoins „ d'un métier plus diſpendieux que lucratif, „ n'auront-ils jamais de diſtraction utile? ne „ prendront ils jamais la bourſe d'un fils prodigue, ou d'un pere avare, pour celle de „ Léandre ou d'Argan?

Que ne demandez vous de même ſi celui qui joue Narciſſe ne ſera pas un empoiſonnement au beſoin? Je paſſe rapidement ſur ce trait qui vous eſt échappé ſans doute: je n'ai pas le courage d'en plaiſanter: & ſi je le relevois ſérieuſement, je tomberois peut-être moi-même dans l'excès que je vous reproche, je m'en tiens donc à notre objet.

L'Auteur qui compoſe & l'Acteur qui repréſente, ſe frappent l'imagination du tableau qu'ils ont à peindre. Racine connoiſſoit de la même main le caractere divin de Burrhus, & le caractere infernal de Narciſſe. Milton eſt ſublime dans les blaſphêmes de Satan & dans l'adoration

l'adoration de nos premiers peres. L'ame de Corneille s'élevoit juſqu'à l'héroïſme pour faire parler Cornélie & Céſar, après s'être abaiſſée juſqu'aux ſentimens de la plus lâche trahiſon, pour faire parler Achilles & Septime. Il en eſt de l'Acteur comme du Poëte, avec cette différence que Celui-ci a beſoin de ſe transformer tout entier, & que ſon ame doit être, s'il eſt permis de le dire, centralement affectée des paſſions qu'il veut rendre, puiſque c'eſt lui qui les enfante; au lieu que l'Acteur inſpiré par le Poëte, n'en eſt que le copiſte, & n'a beſoin, pour le rendre, que d'une émotion plus ſuperficielle, qui influe encore moins par conſéquent ſur ſon caractere habituel.

L'ame prend à la longue une teinture des affections vertueuſes dont elle ſe pénétre: l'intérêt qu'elles lui inſpirent leur ſert comme de mordant. Mais les ſentimens qu'on exprime avec horreur, le rôle qu'on mépriſe au moment qu'on le joue, & qu'on voit en butte au mépris, ce rôle, dis-je, n'a rien de ſéduiſant, rien de contagieux, ni pour le Poëte qui le feint, ni pour l'Acteur qui s'exerce à le rendre.

Toutefois je ſens comme vous qu'un Comédien vertueux, une Comédienne ſage & honnête ſera une eſpece de prodige, quand vous les réduirez l'un & l'autre à l'amour pur de la vertu, & à la privation déſintéreſſée de tous les plaiſirs qui les ſollicitent.

Le crime a trois ſortes de frein: les loix, l'honneur, la religion. Le vice n'a que la religion & l'honneur. D'un côté l'on excommunie les Comédiens, de l'autre on veut les rendre infâmes; je demande par quel effort généreux ils ſe priveroient des plaiſirs tolérés par les loix & permis par la nature? S'ils ont des mœurs, ce ne peut être qu'en s'élevant au-deſſus des autres hommes par une droiture &

une force d'ame qui les raſſure & qui les conſole. Ils ne ſont pas vertueux au même prix que nous. Voulez-vous juger quelle eſt l'influence de cette profeſſion ſur les mœurs, commencez par lui rendre les deux plus grands freins du vice, les deux plus fermes appuis de la foibleſſe & de l'innocence : la religion & l'honneur. Ne les privez de rien, ne les diſpenſez de rien; laiſſez à leurs penchans les mêmes contrepoids qu'aux nôtres; & alors s'ils ſont conſtamment plus vicieux que nous, c'eſt à leur état qu'on a droit de s'en prendre.

Monſieur Rouſſeau prend la choſe à rebours, & de la honte attachée à l'état de Comédien, il veut tirer une preuve contre les mœurs de cet état, & contre celles des ſpectacles. A Rome les Comédiens étoient des eſclaves; (*) la condition d'eſclave étoit infâme, & par conſéquent celle de Comédien; M. Rouſſeau en conclut qu'elle doit l'être par-tout. Dans la Gréce, les Comédiens étoient des hommes libres, & leur état n'avoit rien de honteux; M. Rouſſeau nous répond qu'ils repréſentoient les actions des Héros, que ces grands ſpectacles étoient donnés ſous le ciel, ſur des théâtres magnifiques, & devant toute la Gréce aſſemblée. Il nous diſpenſera, je l'eſpére, de prendre tout cela pour des raiſons; & s'il veut bien ſe ſouvenir que ces Comédiens repréſentoient familierement des Héros inceſtueux ou parricides, qu'ils jouoient & calomnioient Socrate, il avouera que ſi jamais l'état de Comédien a dû être déshonorant, c'eſt ſur le théâtre d'Athènes.

Dans les premiers établiſſemens des nôtres,

(*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, tom. 17. pag. 210.

l'indécence & l'obſcurité des ſpectacles ont dû attirer ſur la profeſſion de Comédien les cenſures de l'Egliſe & le mépris des honnêtes gens. Les mœurs de la ſcène ont changés ; & ſi M. Rouſſeau n'a pas prouvé que le ſpectacle eſt pernicieux, tel qu'il eſt, ou tel qu'il peut être, il n'a pas droit de conclure que le métier de Comédien ſoit en lui-même un état honteux. Or, ſi cet état peut être honnête, il eſt de l'équité, de l'humanité, de l'intérêt des mœurs de l'y encourager. Je le répéte, l'honneur & la religion ſont les appuis de l'innocence, les freins du vice, les mobiles de la vertu & les contrepoids des paſſions humaines : priver l'homme de ces ſecours, c'eſt l'abandonner à lui-même. Heureuſement les Comédiens ne prennent pas tous à la lettre cet abandon déſeſpérant : autoriſés, protégés, récompenſés par l'Etat, accueillis, conſidérés même dans la ſociété la plus décente, lorſqu'ils y apportent de bonnes mœurs, ils ſavent que ſi nos ſages Magiſtrats n'ont pas cru devoir encore céder aux vœux de la Nation & aux motifs puiſſans qui ſollicitent en faveur du théâtre, c'eſt par des raiſons très-ſupérieures aux préjugés de la barbarie. Ils ſçavent que ces raiſons politiques n'ont rien de relatif à leur conduite perſonnelle, & par conſéquent rien de déshonorant pour eux ; auſſi n'ont-ils pas perdu le courage d'être Chrétiens & honnêtes gens. M. Rouſſeau n'a connu particulierement qu'un ſeul Comédien, & il avoue que ſon amitié ne peut qu'honorer un honnête homme.

A l'égard des tentations auxquelles une Actrice eſt expoſée, il en eſt qui dans la ſituation actuelle des choſes, me ſemblent comme inévitables. On ne doit pas s'attendre à voir des mœurs pures au théâtre, tant que le fruit du

travail & du talent ne pourra ſuffire aux dépenſes attachées à cette profeſſion. Mais que tout compenſé il reſte à une Actrice ce qui penſe de quoi vivre modeſtement & honnêtement dans ſa maiſon, où ſes études continuelles l'attachent, qu'elle puiſſe d'ailleurs prétendre dans ſon état à tous les avantages que l'eſtime publique attribue à la vertu: il y a d'autant mieux à préſumer de ſa conduite & de ſes mœurs, que les principes & les ſentimens dont elle eſt habituellement affectée, lui éclairent l'eſprit, & lui élévent l'ame.

J'en ai dit aſſez, j'en ai trop dit peut-être, & encore n'ai je pas relevé tous les traits qui dans cet ouvrage méritoient d'être diſcutés. Si je me livrois à toutes les réflexions que M. Rouſſeau me préſente, je ferois un livre plus long que le ſien, mais infiniment moins curieux, moins éloquent, moins intéreſſant de toutes manieres. Mon deſſein n'a été ni de lui nuire, ni de briller à ſes dépens; mais de réduire au point de la vérité l'opinion de ſes lecteurs ſur l'article des Spectacles. Je puis avoir raiſon contre lui, ſans préjudice pour ſa vertu que je reſpecte, ni pour ſes talens que j'admire: & s'il m'eſt échappé quelque trait qui faſſe douter de ces ſentimens: je le déſavoue & le condamne. Du reſte, il eſt à ſouhaiter pour lui-même que j'aie raiſon contre lui. „ Les farces, dit-il, les plus „ groſſieres ſont moins dangereuſes pour une „ jeune fille que la comédie de l'Oracle. „ Quels reproches ne ſe fait-il donc pas d'avoir compoſé en vers & en muſique cette ſcène ſi naïve & ſi touchante, que toutes les jeunes filles ſavent par cœur!

Tant qu'à mon Colin j'ai ſu plaire.